

PRIX DU NUMÉRO

France . . 1 fr. 60

Etranger . 2 fr. —

16 AVRIL 1921

N° 3304

65° Année

LE



MONDE ILLUSTRÉ

REVUE FRANÇAISE ET DU FOYER

HEBDOMADAIRE UNIVERSEL



ABONNEMENTS

	Un an : 72 fr.		Un an : 92 fr.
FRANCE	6 mois : 37 fr.	ETRANGER	6 mois : 47 fr.
	3 mois : 19 fr.		3 mois : 24 fr.

La reproduction des matières contenues dans le MONDE ILLUSTRÉ est interdite.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

13, Quai Voltaire, 13

PARIS 7^e Arr^e

TÉLÉPHONE 4 N° :

Fleurus 18-30, 18-31, 18-32

CHÈQUES POSTAUX :

Paris - Compte N° 5909.

Vol P. 9.

LE SAVON BERTIN



565

VAUT DE L'OR

Dans tous les Cafés, demandez un

LILET

QUINQUINA au VIN BLANC du pays de SAUTERNES

10 Grands Prix • LILLET Frères, PODENSAC (Gironde) •

L'ALCOOL de MENTHE
DE

RICQLÈS

est le produit hygiénique
indispensable.

L'Heure Exacte

est donnée par les Chronomètres

"CHRONO-COQ"
Chronomètres "NATIONALE"
Chronomètres "MAXIMA"

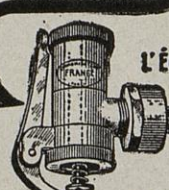
en Acier, Métal, Argent et Or
MONTRES réglées aux TEMPÉRATURES
d'une solidité et d'une régularité parfaites
Médaille d'Or, Concours Officiel de l'Observatoire de Besançon

FABRIQUÉS PAR LE
G^e COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE
19, Rue de Belfort. (Anc^{ie} M^{me} E. DUPAS)
H. MICHAUD, Gendre et Successeur
Directeur, BESANCON (Doubs)
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ CONTRE 0.25 c




Indispensables aux Automobiles

L'ÉCONOMISEUR D'ESSENCE
"FRANCE"
repris et remboursé
s'il ne diminue pas
la consommation
de 15 à 40% sur tous les moteurs



LA ROUE
"CELER"
pour
accoupler les pneus
et quintupler
leur durée



Les REMORQUES LÉGÈRES
"CELER"
poids utiles
500 à 1500 Kil.
pour toutes les voitures



P. SAVOYE, fabr. 8, Av. Gr^e Armée, PARIS

MOUTARDE
forte

"GREY-POUPON"

au Verjus
à DIJON

A l'Hôtel, en Voyage :

VITTEL GRANDE SOURCE

EN BOUTEILLES
ET DEMI-BOUTEILLE



BORDEAUX — MARSEILLE

Apprenez rapidement chez vous la

STENO-DACTYLO


Demandez le Programme gratuit
des Etabl^{ts} JAMET-BUFFEREAU 26, Rue de Rivoli, PARIS

LYON — NANCY — LILLE — BRUXELLES



— Mais, malheureux, vous crevez le billard.

— C'est exprès, c'est pour avoir le drap : ma femme veut absolument une robe de cette nuance.



Perplexité :

— Voyons, suis-je veinard parce que j'ai gagné un gros lot ou malchanceux parce que je me suis fait barbotter dans une affaire louche ?



— Nom de nom, v'là que j'ai oublié de faire une déclaration de non-imposable sur le revenu. J'ai peur qu'ils m'imposent sur les signes extérieurs de richesse !



— Encore un type sérieusement compromis dans une affaire de rhums !

VIN GÉNÉREUX
TRÈS RICHE
EN QUINQUINA

BYRRH

SE CONSOMME
EN FAMILLE
COMME AU CAFÉ

225 FR. BICYCLETTES 225 FR.
Modèle 1921 neuves garanties. Course 250 fr. Cadres route 95 fr. Dame 105 fr. Course 105 fr. Pneus neufs dep. 14 fr. Freins 10 fr. Chambres 4.50. Prix spéc. val. pr le mois cour. Fabrique Cycles, 33, Fg Montmartre, Paris. Maison ouverte diman. et fêtes.

CIVIL AND
MILITARY TAILORS

KRIEGCK & C^o

23, RUE ROYALE

AMERICAN, ENGLISH
AND FRENCH UNIFORMS


CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Vente : Franco-Pharmacie 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

POUR MAIGRIR

SANS NUIRE à la SANTÉ, prenez le
Thé Mexicain du Dr Jawas



L'obésité détruit la beauté et vieillit avant l'âge ; si vous voulez rester toujours jeune et mince, prenez le Thé Mexicain du Dr Jawas et vous maigrirez sûrement et lentement, sans fatigue et sans aucun danger pour la santé.

C'est une véritable cure végétale et absolument inoffensive.

SUCCÈS UNIVERSEL — Se méfier des Contrefaçons
La Boîte, 6.60 (impôt compris) ; franco 6.95 ; t^{tes} Pharmacies et G^{de} PHARMACIE DU GLOBE, 19, Boul. Bonne-Nouvelle, PARIS

Médication alcaline pratique

En VOYAGE — en EXCURSION — à la CAMPAGNE

les

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de SELS VICHY-ÉTAT

permettent de transformer instantanément toute eau potable
en EAU ALCALINE GAZEUSE très DIGESTIVE

renfermant tous les principes actifs des SOURCES de l'ÉTAT

le FLACON de 100 Comprimés 3 à 5 pour un verre
TOUTES PHARMACIES 12 à 15 pour un litre

PARFUM

AMBRELIA

PUISSANT, FIN, TENACE

CH. GRANT — PARIS

HYGIÈNE de la TOILETTE

Pour assainir la bouche, raffermir les gencives, fortifier les cheveux, pour les ablutions hygiéniques, pour le lavage des nourrissons, etc., il est recommandé de faire usage du

Coaltar Saponiné Le Beuf

qui possède les propriétés
antiseptiques et détersives indispensables
aux produits destinés à ces usages.

Se méfier des Imitations

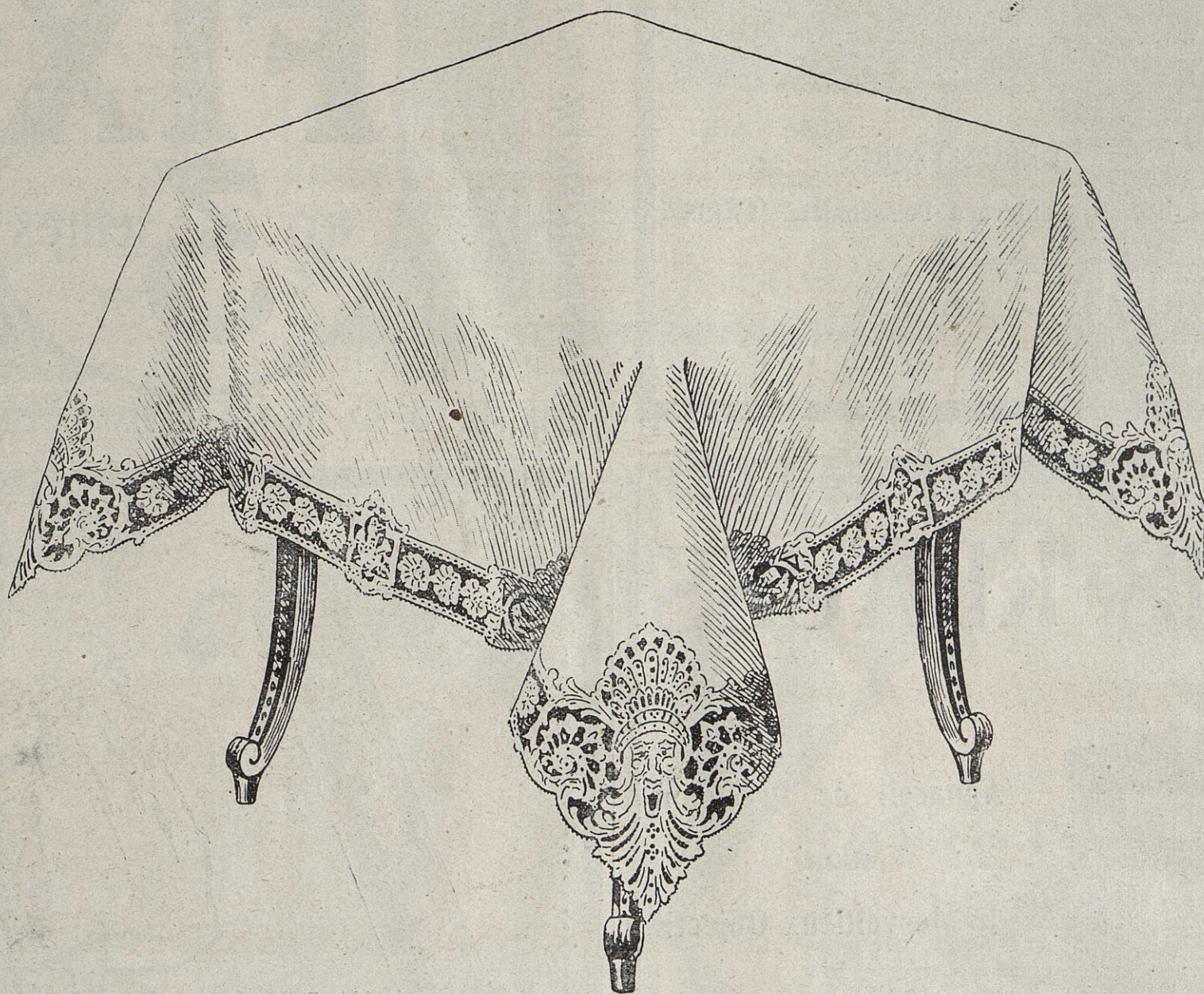
J. LE PERDRIEL, 11, rue Milton, Paris.
et dans toutes pharmacies.

LA
**GRANDE
MAISON DE BLANC**
PARIS

6, BOULEVARD DES CAPUCINES

TISSE SON LINGE ELLE-MÊME

A HAUBOURDIN (NORD)



LINGE DE TABLE & DE MAISON
LINGERIE -- BONNETERIE
DÉSHABILLÉS --- TROUSSEAUX

CANNES
43, RUE D'ANTIBES

LONDON
64, NEW BOND STREET

DÉAUVILLE
(L'ÉTÉ)

Confirmant sa victoire
au **GRAND PRIX DU MANS**
MARC, 1^{er}
sur Motocyclette

THOMANN

Pneus **DUNLOP**

Triomphe à la

**COURSE DE COTE
D'ARGENTEUIL**

(Catégorie 250 cmc.), 1 m. 52 s. 2/5



MOTOCYCLISTES, demandez
le Catalogue des
CYCLES et MOTOS THOMANN

88, Avenue Félix-Faure
à NANTERRE

SI VOUS SOUFFREZ DE

HERNIE

LISEZ
Ce LIVRE



Il contient le secret par lequel
4.000.000 (quatre millions) de
hernieux ont été soulagés et guéris.
Il renferme 160 pages, ornées de
150 photographies, et contient des
renseignements vraiment capables
de vous intéresser et de vous servir.
Dans l'intérêt de votre santé et de
votre bourse, **NE FAITES RIEN**
sans avoir lu cet important ouvrage.
Dans un but humanitaire, il est envoyé
franco sur demande par
M. A. CLAVERIE
Spécialiste breveté
234, faubourg Saint-Martin, PARIS
Écrivez aujourd'hui même, et vous le rece-
vrez gratuitement et discrètement par retour du courrier.

Etablissements les plus importants du monde entier. Angle de la rue La Fayette.
Métro : Louis-Blanc. Applications tous les jours de 9 heures à 7 heures. Passages
réguliers tous les mois dans les principales villes de Province. (Demander les dates.)

JUCUNDUM



BATON
A RASER

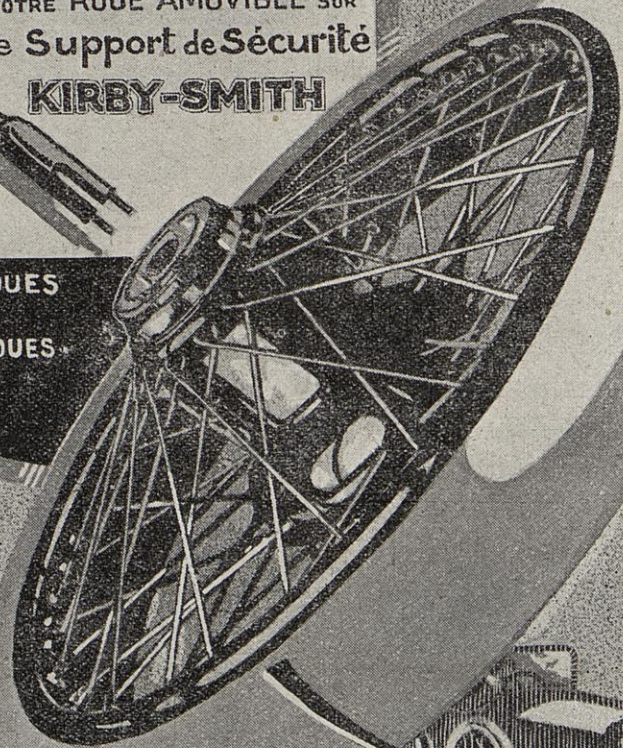
VAUT
DE L'OR

MAURICE BERTIN
PARIS

A l'aide de
cette clef....

...FIXEZ À LA CARROSSERIE
VOTRE ROUE AMOVIBLE SUR
le Support de Sécurité
KIRBY-SMITH

PLUS DE ROUES
PERDUES,
PLUS DE ROUES
VOLEES.



KIRBY, BEARD & C^o L^d

MAISON FONDÉE EN 1743

5, RUE AUBER - PARIS

**Porte-Plume
Ideal
Waterman**

Célèbre dans
le monde entier

En Vente dans toutes les Bonnes Maisons et chez

KIRBY, BEARD & C^o L^d

Catalogue Spéc. 410 franco.

5, Rue Auber, Paris.




Les parfums de Chimène.
Paris
EN VENTE PARTOUT
GROS : 74, Bd de la Saussaye, PARIS DEUILLY.
OPALE DU MATIN, BLEU AZURÉ, POURPRE DU SOIR, CHARMES DE VIVRE.



MACHINE A ÉCRIRE FRANÇAISE
VIROTYPE
MODÈLE DE BUREAU... 210 fr.
MODÈLE DE POCHE depuis 75 fr.
Écriture garantie aussi nette que celle des grandes machines.
Avec la Virotyp on peut obtenir plusieurs copies au carbone, se servir du copie de lettres et du duplicateur.
NOTICE FRANCO, 30, Rue Richelieu, PARIS

COGNAC OTARD
OTARD-DUPUY & Co
Etablis depuis 1795
dans le Château de Cognac
Berceau du Roi François I^{er}

Automobilistes !!
Protégez vos ressorts contre la rouille et la poussière. Rendez leur leur flexibilité première en adoptant
LES GAINES DE RESSORTS "DUCO"
(brevetées) fabriquées par
BROWN BROTHERS Ltd.
31, Rue de la Folie-Méricourt, Paris.



THÉ DE L'ÉLÉPHANT
P.L. DIGONNET & Co Importateurs
25, Rue Curial, MARSEILLE

BAGDALYS! PARFUM
Poudre de Riz — Crème de Beauté
L'ORIGAN du PAMYR
Le véritable Parfum d'Origan, exquis, tenace. — Une goutte suffit.
"SECRET de LULU"
PARFUM A LA MODE. — EXQUIS
Vente : Tous Rayons de Parfumerie, Grands Magasins, etc.
PARFUMERIE d'AMBOISE, 5, Pl. de la Nation, PARIS

Le Plus Puissant Antiseptique NON TOXIQUE
ANIODOL
(INTERNE) FERMENT INTESTINAL (INTERNE)
GUÉRISON SANS AUCUN RÉGIME
Entérites
Troubles gastro-intestinaux
Diarrhée infantile et Tuberculeuse
Fièvre typhoïde et toutes Maladies infectieuses.
Dose : 50 à 100 gouttes par jour en deux fois, dans une tasse de tisane après les repas.
PRIX : 6 francs le Flacon. — DANS TOUTES LES PHARMACIES.
Renseign. et Brochures : S^{ie} de l'ANIODOL, 40, Rue Condorcet, PARIS.



BUSTE
raffermi ou développé
par l'EUTHÉLINE, le seul produit
approuvé par le Corps médical parce
que le seul nouveau, scientifique,
efficace et inoffensif (Communique à l'Acad.
des Sciences. — Nomb. attestat. médicales).
Envoi gratis de la brochure détaillée du Dr JEAN.
Lab. EUTHÉLINE, 2, Pl. Théâtre-Français, Paris.

VIN DE G. SEGUIN
TONIQUE.
RECONSTITUANT. FEBRIFUGE
Ph^{ie} SEGUIN 165 R. S^t HONORE PARIS

CHAMPAGNE
PERRIER-JOUËT
EPERNAY

AGENTS PRINCIPAUX EN FRANCE :

PARIS : COUDERC et DUNKEL, 5, rue Meyerbeer. | LYON : F. MOREL, 11, rue Grôlée
NICE : A. BALIN, Les Terrasses Saint-Antoine, Chemin du Petit-Juas, Cannes
BORDEAUX : DE TENET et DE GEORGES. | LILLE : D. CORDONNIER, 13, rue Fabry



LIQUEUR
COINTREAU
TRIPLE - SEC
ANGERS

TRACTEURS AGRICOLES
de tous types et de toutes puissances
et toutes **MACHINES AGRICOLES**
IMMÉDIATEMENT DISPONIBLES
ETABLISSEMENTS AGRICULTURAL
AUBERVILLIERS, 25, route de Flandre
Catalogue gratuit

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
ou Lait Candès
Détachant, Tonique, Détersif, dissipe
Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités,
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau
du visage claire et unie. — A l'état pur,
il enlève, on le sait, Masque et
Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDES, Paris. B^s Denis, 46.

Merveilleuse Crème de Beauté
INALTÉRABLE
PARFUM SUAVE
LA REINE DES CRÈMES
PARIS
J. LESQUENDIEU
PARFUMEUR
En Vente Partout et Grands Magasins,
Coiffeurs, Parfumeurs.

Les Meilleurs **ÉPILATOIRES :**
EAU ÉPILIA (très active). 7'60
CRÈME ÉPILIA ROSÉE. 6'60
POUDRE ÉPILIA ROSÉE 6'60
Pour épileries délicates. Détruisent radical
POILS et DUVETS du visage et du corps.
Rendent la peau blanche et veloutée.
Franco (mandat ou timbres). — Envoi d'essai.
R. POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, Paris

POUDRE DE RIZ
AMBRE ROYAL
La plus Parfaite des Poudres
VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

TOUS LES NEZ INCORRECTS
épais, retroussés, déviés, etc., sont modi-
fiés par l'Appareil Rectificateur Américain
en jolis petits nez. L'APPAREIL : 23 fr.
ÉTOILES Anti-Rides. Demandez Catalogue illustré
N. OLYMPIA, 10, r. Gaillon, Paris



Machines coudre **SINGER**
Siège Social
102, rue Réaumur
PARIS

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3304. — 65^e Année.

SAMEDI 16 AVRIL 1921

Prix du Numéro : 1 fr. 60.



LES COLONIES RENDENT HOMMAGE AU SOLDAT INCONNU.

Au nom de toutes les Colonies Françaises et du Maroc en particulier, le Maréchal Lyautey dépose une gerbe de fleurs sur la tombe du Héros anonyme, devant laquelle il s'est ensuite pieusement agenouillé.

A l'occasion des Fêtes du Centenaire de Napoléon, Le Monde Illustré consacrera son numéro du 23 avril à celui, devant le génie de qui s'inclinent tous les partis et s'unissent dans le même éclatant hommage adversaires et amis. Les pages, qui vont être publiées seront un recueil aussi vivant qu'original de documents contemporains de l'empereur, documents inédits jusqu'à ce jour et qui constitueront une curieuse anthologie photographique, grâce à la complaisance de fervents chercheurs, dont les riches collections furent largement mises à la disposition du Monde Illustré.

Des articles et des notes accompagneront les illustrations ; ainsi nos lecteurs pourront désormais mieux connaître encore « l'actualité » dans laquelle rayonna le plus grand capitaine des temps modernes, dans laquelle brilla la plus puissante de nos gloires nationales.

LA VIE FRANÇAISE

Le Génie du Rhin ⁽¹⁾

Par Henry BORDEAUX
de l'Académie Française.

Lors de mon premier voyage sur le Rhin, il y a quinze ou vingt ans, j'avais emporté dans ma sacoche un livre qui paraissait alors. C'était *Die Wacht am Rhein*. (La Garde au Rhin) de Mme Clara Viebig, le meilleur romancier allemand et qui vient de publier sur la guerre deux romans pathétiques où l'on trouve le désarroi de la défaite. *La Garde au Rhin* est un ouvrage touffu qui analyse la transformation d'une famille à Dusseldorf au cours d'un demi-siècle, la prend au lendemain de 1815, après que la Rhénanie est enlevée à la France à qui, pendant quinze ans, elle fut rattachée, et la suit jusqu'après 1870. On y voit les souvenirs du premier Empire, le culte de l'Empereur, les survivances françaises peu à peu s'atténuer, subir d'autres contacts, d'autres influences et finalement s'annuler, ou presque, sous la pression violente du sous-officier prussien qui est entré dans la famille. Ce livre, pendant mon voyage, me servit de guide. Tandis que les légendes flottaient sur les eaux du Rhin, gravissaient le flanc des collines qui bordent le fleuve, s'installaient dans les bords en ruines, je voyais bien, au développement des villes, Dusseldorf, Cologne, Mayence, que l'élément industriel et commercial dominait, sur ces lieux jadis français, le fond sentimental et intellectuel. Presque seule, la vie religieuse avait continué longtemps — et jusqu'après 1880 — à nous les rattacher, dans une lutte ardente contre Bismarck et le Kulturkampf (v. les beaux livres de Georges Goyau), mais notre politique anticléricale, cause de tant de ruines chez nous et dans les œuvres d'expansion française achevait de dénouer les derniers liens. Bien que, ça et là, à Coblenz notamment, j'eusse éprouvé l'impression de ne pas être en Allemagne, je n'emportai guère d'illusions au retour. Et, comme tous les voyageurs français attentifs, j'avais vu avec inquiétude les témoignages de la force et de l'unité allemandes.

Je ne suis retourné sur le Rhin qu'après l'armistice, immédiatement après. Quel voyage rayonnant ! Je me souviens de mon arrivée, le soir, assez tard, à Mayence, accompagnant M. Hanotaux, chargé de mission officielle. Nous reçûmes nos billets de logement dans l'hôtel particulier d'une grande famille. L'ordre désignait le premier étage qui formait appartement. Notre hôte nous reçut presque obséquieusement, multipliant les : *Votre Excellence*, toutes les fois qu'il s'adressait à notre ancien ministre des Affaires étrangères. Mais quand il vit notre politesse, il en profita immédiatement pour nous apitoyer sur l'état de sa mère (que nous vîmes le lendemain fort bien portante et in-gambe) qu'il nous dépeignit âgée et malade et pouvant difficilement monter au second étage. J'offris immédiatement d'abandonner ma chambre, et rien n'était plus naturel. Mais nous remarquâmes, sur sa face bien nourrie, un tel sourire de triomphe que M. Hanotaux ajouta : — C'est entendu, Monsieur, le commandant

Bordeaux veut bien nous céder sa chambre. Les Allemands ont détruit ma maison sur l'Aisne, et ont dispersé mes livres précieux. Notre occupation ne ressemble pas à la vôtre.

Nous comprîmes à son air stupéfait qu'il n'attachait pas d'importance aux destructions commises hors de l'Allemagne.

Cependant j'émigrai au second étage où je trouvai un tel confort après quatre ans et demi de guerre, que je dus ouvrir la fenêtre (en novembre) pour y pouvoir dormir. Le calorifère, même la clef tournée, répandait une molle chaleur à laquelle je n'étais plus habitué. Dans ce même temps, nos familles manquaient de charbon à Paris. Enfin, nous avions pu admirer dans les corridors, la salle à manger, les salons, un luxe de cuivres incroyables qui nous faisait rêver quand nous nous souvenions que les pays occupés en avaient été totalement privés.

Le lendemain nous assistions au passage du Rhin par un régiment du corps d'armée Leconte, et sous le pas rythmé de nos hommes le lourd pont tremblait, comme les collines d'Israel, jadis, tressaillaient d'allégresse. Le surlendemain, c'était, dans le palais du grand duc de Hesse, après le défilé des troupes la réception des autorités par le général Fayolle et le général Mangin. Nous touchions les réalités de la victoire. Que sont-elles devenues ?

Ce qu'elles sont devenues, ce qu'elles deviennent, c'est précisément la question que pose M. Maurice Barrès dans son nouveau livre, *Le génie du Rhin*, où il rassemble les conférences qu'il prononça en décembre dernier à l'Université de Strasbourg. Et il faut admirer l'unité de direction dans la vie de Maurice Barrès. Il est avant tout l'auteur des *Bastions de l'Est*. Lorrain, il a senti — comme on est mystérieusement averti par un système nerveux délicat de l'orage menaçant — la puissance allemande s'orienter de notre côté afin d'achever l'œuvre de 1870. Dès lors il n'a pas cessé de dénoncer le danger, et de nous pousser à nous défendre, à ouvrir les yeux, à nous protéger à l'Est. Ainsi a-t-il écrit *Colette Baudouche* et *Au service de l'Allemagne*. On sait son rôle efficace, et d'une activité si soutenue, au cours de la guerre. Il apparaît avec une netteté saisissante dans cette *Chronique de la guerre* que publie la maison Plon dans l'édition de ses œuvres complètes. L'Alsace et la Lorraine restituées par la victoire, Barrès allait-il se détacher des problèmes historiques et politiques pour revenir à ses thèmes de jeunesse qui furent l'inspiration de *Du sang, de la volupté et de la mort* ou *d'Amori et dolori sacrum* ? Il a bien vu que la victoire n'était pas complète, ne rendait pas une Europe stable aux douceurs de la paix, et que c'étaient maintenant la Lorraine et l'Alsace qui demeuraient menacées. Les Bastions de l'Est se sont éloignés heureusement. Mais c'est le Rhin qui nous doit garder. C'est vers la Rhénanie qu'il nous faut regarder, non pour la conquérir, mais pour faire d'elle une terre alliée commercialement, industriellement, intellectuellement. Il n'est plus possible d'admettre que nous nous laissions encore envahir. La guerre faite chez nous coûte trop cher. Elle nous a fait trop de mal en 1792, en 1814, en 1815, en 1870 et surtout dans cette affreuse période de 1914 à 1918 qui a couvert notre pays de ruines et demandera des années et des milliards de réparations. Le Rhin doit être notre protection. Et les populations rhénanes doivent d'autant plus se lier à nous pour garantir l'avenir contre toute menace de nouvelle invasion qu'elles nous sentiront décidés à porter la guerre chez elles, si jamais nous étions contraints à une nouvelle lutte par une Allemagne incorrigible.

L'esprit tourné vers le Rhin après l'avoir été si longtemps vers l'Alsace-Lorraine, M. Maurice Barrès a recherché ce que le Rhin représentait pour nous depuis un siècle. Quelle fut, se demande-t-il, dans le passé la conception française des pays du Rhin ? Nos écrivains s'en éprisrent : il suffit de citer Mme de Staël (*De l'Allemagne*), Victor Hugo, le Victor Hugo du *Rhin*, des *Burgraves*, d'*Evrardus*, Edgard Quinet qui, lui, vit clair dans l'unité allemande, et Michelet, et Renan trop influencé par les philosophes allemands, et spécialement par Strauss, et Taine qui, précisément, en 1870, voyageait en Allemagne et commençait de se rendre compte d'une trop redoutable puissance économique et politique avide d'expansion. Mais il y avait eu mieux que des échanges intellectuels. La France avait

pesé sur les destins de la Rhénanie. Le génie de l'Empereur avait soufflé sur le génie du Rhin. Quinze ans les populations rhénanes avaient été annexées à l'Empire français et avaient vécu de sa vie. Napoléon y avait envoyé des administrateurs remarquables, dignes d'être comparés dans l'ordre social à sa pléiade de maréchaux dans l'ordre militaire, un Lezay-Marnésia, un Jean Bon Saint-André, un Ladoucette, un Képler, préfets infatigables et merveilleusement doués de l'esprit d'organisation. Ils eurent une part dans le développement des œuvres de bienfaisance sur le Rhin, dans les mille créations d'une vie catholique dont on peut apercevoir aujourd'hui les magnifiques résultats. Ils eurent aussi leur part — ou plutôt ils ont leur part encore dans la prospérité industrielle des pays du Rhin qui n'est pas seulement l'œuvre du régime bismarckien. Au début du XIX^e siècle, ce sont nos administrateurs français qui les premiers, comprirent les puissances de réalisation matérielle contenues chez le peuple rhénan. Napoléon, constructeur de routes et de canaux, est à la base du réveil rhénan. L'étincelle est française. La liberté du travail, la création des conseils de prud'hommes et des Chambres de commerce viennent de France. En 1815, il y avait déjà un bel ensemble social cohérent en Rhénanie. Mais il faut citer la page où M. Maurice Barrès représente en un bref raccourci ces constructions françaises :

Il ne faut plus que personne s'aile promener dans les villes et les campagnes du Rhin sans y voir empreinte dans le sol la main de la France.

Toutes ces pensées que, depuis l'arrivée de Custine dans Mayence, la France a semées au bord du fleuve, y demeurent visibles, certaines et irréfutables. Ne dites pas que l'action de la France a duré de 1792 à 1815 : l'action de bienfaisance de nos administrateurs, de nos écrivains, de nos ordres religieux, de nos industriels s'est prolongée jusqu'à aujourd'hui.

Voici, à travers les plateaux et dans les vallées, l'admirable réseau de routes que les ingénieurs français ont construit ; voici dans les grandes villes industrielles et commerçantes, à Cologne, à Mayence, à Aix-la-Chapelle, à Trèves, les Chambres de commerce que l'administration napoléonienne a créées ; voici les hôpitaux que dirigent encore les sœurs de Saint-Charles, l'hôpital Saint-Imrin à Trèves, l'hôpital civil à Coblenz, l'institution Joséphine à Aix-la-Chapelle ; voici, partout et jusque dans les plus petites villes des campagnes, les couvents, les ouvroirs, les écoles de nos congrégations charitables françaises ou des congrégations rhénanes fondées sur des modèles français et qui se nomment *Sœurs du Pauvre Enfant-Jésus*, *Sœurs de Saint-François*, *Sœurs de la Providence de Fincken* ; voici les gymnases allemands de Cologne, de Trèves, de Mayence qui ne sont autres que les lycées de Napoléon ; voici les grands musées d'antiquité de Cologne et de Trèves, dont les premières collections furent rassemblées à l'époque française par des érudits locaux, Walraff, à Coblenz, Wyttenbach à Trèves ; voici encore à Trèves, dans les bâtiments de l'ancien couvent des Capucins, le premier théâtre de la Rhénanie, institué par un décret de Napoléon de 1804. Et même ce monument de Gutenberg, à Mayence, c'est le préfet Jean Bon Saint-André qui en rassembla les premiers fonds.

Et ces monuments, ces institutions continuent d'agir, demeurent mêlés à l'actualité vivante de la Rhénanie. Quand nos troupes ont évacué le pays en 1815, elles y laissaient toute une arrière-garde fidèle, un état-major de Français-Rhénans, dont nous retrouvons aujourd'hui là-bas, dans la moindre commune, la descendance physique et spirituelle : petits-neveux des notables de l'époque napoléonienne, qui montrent avec plaisir sur les murs de leur salon le portrait du maire, du sous-préfet, du conseiller de préfecture, du membre des tribunaux ou des Chambres de commerce par qui fut anoblée leur lignée ; petits-neveux encore des chevaliers de la Légion d'honneur et des vétérans de la Grande Armée, qui, chaque année, au 15 août, vont en cortège porter des fleurs sur les tombes devenues légendaires et en revendiquer la gloire ; successeurs des religieux et des religieuses qui perpétuent des vertus jadis appelées de France ; modestes chercheurs et historiens, archéologues et mythographes, continuateurs des Walraff, des Wyttenbach, des Laven et des Auguste Becker.

Telle fut l'œuvre du passé. Nous devons aujourd'hui en recueillir les bénéfices, détourner les Rhénans du germanisme de Berlin qui continue à entretenir en Europe un état d'esprit militariste et belliqueux par sa mauvaise foi dans l'exécution du traité, les remettre en contact avec la culture latine qui, jadis, leur apporta tant d'avantages, développer la responsabilité des pouvoirs locaux, en un mot leur apporter le contact de voisins bienveillants et désireux de s'entendre avec eux dans les rapports économiques et intellectuels. C'est la leçon à tirer du *Génie du Rhin*.

Henry BORDEAUX.

(1) *Le Génie du Rhin*, cours libre professé à l'Université de Strasbourg par Maurice Barrès (Plon édit.).



Précédés de leur musique, des mineurs se dirigent vers Palace Colliery Hamilton, où des volontaires faisant fonctionner les pompes, seront obligés de cesser leur travail.

LA GRÈVE NOIRE ANGLAISE

La grève charbonnière anglaise repose à la fois sur les excessives prétentions des mineurs et sur l'entêtement du gouvernement, qui se refuse à imposer aux gros propriétaires la nationalisation des mines. Il n'est pas sérieux de la part des ouvriers d'exiger égalité de salaires dans les diverses mines sans tenir compte d'un maximum et d'un minimum de rendement. Tout en reconnaissant que le rendement financier ne permet pas aux propriétaires d'accorder actuellement les prix demandés, ils préconisent des moyens, qui, s'ils étaient appliqués, aggraveraient encore la crise. Le gouvernement devrait mettre les ressources générales de la nation à la disposition d'une caisse minière, ce qui élèverait fictivement les salaires. Pour peu que toutes les autres industries britanniques atteintes par le chômage exigent de l'Etat, la même assurance contre la baisse des salaires, on voit où telle théorie entraînerait l'Angleterre.

D'autre part les propriétaires ne peuvent pas maintenir cette prétention de soumettre les mineurs à des variations de salaires en fonction du rendement d'une mine. Quelle que soit la contrée, quel que soit le puits, l'ouvrier a la même



Les cheminots à Downing Street. M. Cramp (le second à partir de la gauche) et M. J.-H. Thomas à l'issue de leur conférence avec M. Lloyd George.



Des volontaires rejoignent le « Corps de la Défense », au quartier général du 3^e Bataillon du London Régiment, pour remplacer les grévistes qui ont déserté les puits.

peine, et doit avoir le même salaire. Cette égalisation des prix de revient, cette sécurité de revenus que réclament les seigneurs fonciers, la nationalisation de la mine les donnerait.

Un tarif unique aux ouvriers, un revenu fixe au propriétaire du terrain et il serait désormais aplani ce différend qui tous les ans met aux prises en Angleterre la triple alliance ouvrière et le gouvernement. On discute certes, et pendant ce temps les puits sont inondés. Des volontaires, comptant les plus grands noms du royaume, aident à l'épuisement des mines en manœuvrant les pompes. Le gouvernement mobilise les mineurs, qui n'ont pas la sympathie générale. Les cheminots et les ouvriers des transports ne paraissent pas tous disposés à une grève de solidarité. Certains même voient dans ce mouvement antinational la main de Lénine. La fameuse révolution mondiale annoncée pour avril fait long feu ; elle a échoué en Italie et en Allemagne, elle n'a guère de chance de réussir en Angleterre.



M. Viviani sortant de la Maison Blanche, après avoir été reçu par le Président Harding.

M. VIVIANI AUX ÉTATS-UNIS

Après le général Nivelle, qui sut montrer au peuple le plus épris de pacifisme guerrier, que la France restait malgré ses blessures et ses pertes cruelles une puissance militaire de premier ordre, voici que l'on a envoyé au Président Harding, le plus harmonieux, le plus captivant ténor de l'éloquence française. Tel Orphée, M. Viviani entrainera-t-il à sa suite les hommes pratiques du Nouveau Monde, grâce à la musique enchanteresse de sa parole ? Pour son entrée en fonction, le nouveau chef d'Etat goûtera le parfum des plus belles fleurs de la rhétorique gauloise. M. Viviani, qui jadis éteignit les étoiles,



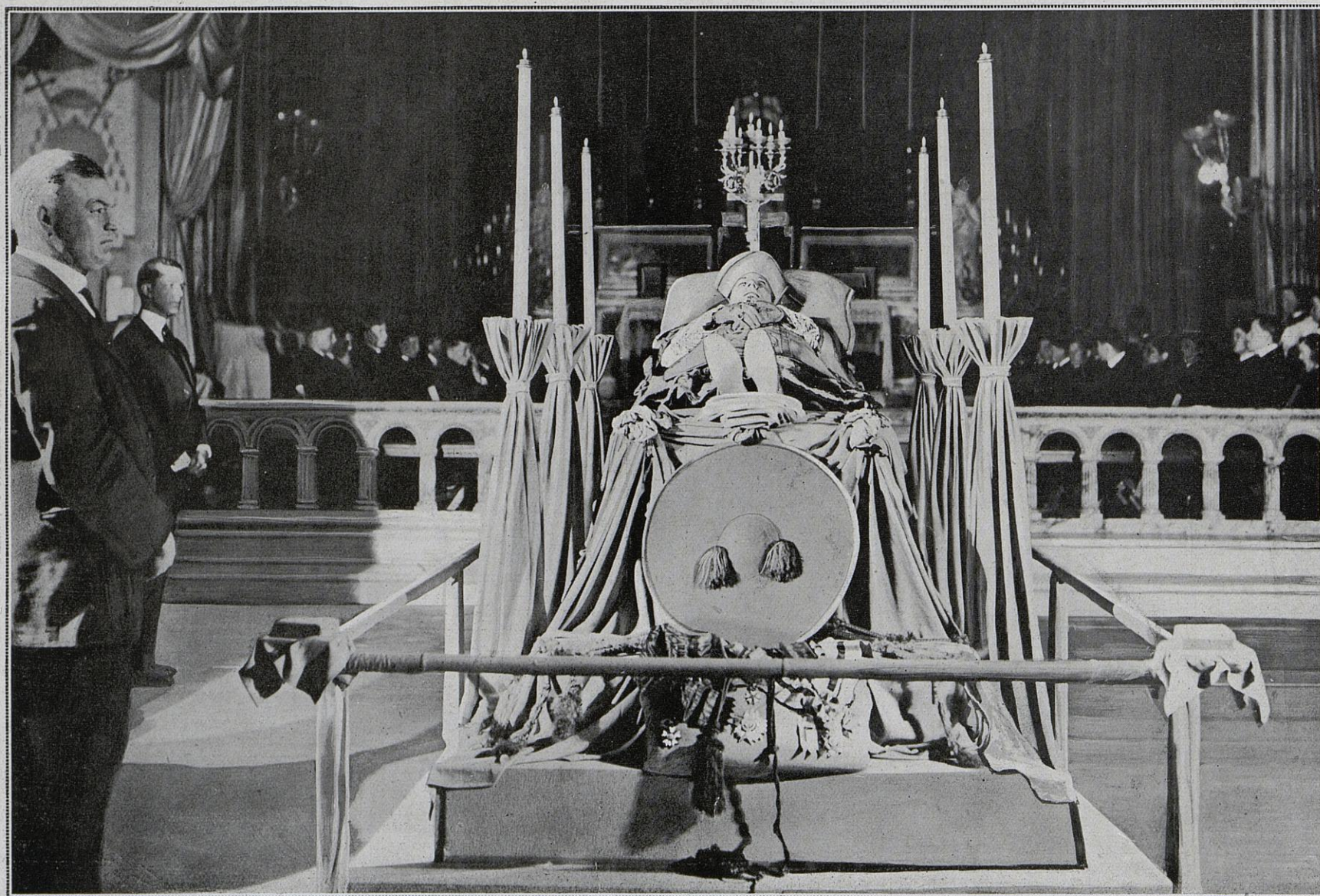
L'ancien Président du Conseil saluant la foule à son arrivée à New-York.

semble, d'après les dernières nouvelles, avoir éclairé la situation. D'aucuns prétendaient qu'il s'en était allé aux Etats-Unis pour contracter un emprunt.

D'autres épris d'histoire affirment que le porte-parole de la République allait régler la vieille question des dettes contemporaines de La Fayette. La vérité fort heureusement a meilleur visage. La France tient pour effacées des plus belles pages de l'Amérique toute obligation pécuniaire; l'argent ternit la gloire. La France d'autre part, bien que ses flancs soient encore sanglants, ne tend pas la main aux alliés qui la défendirent si noblement. Elle se refuse à être la parente pauvre : elle a combattu, lutté, souffert, elle peut parler haut, tel un chef de la famille européenne.

Elle veut que les Américains soient dans la Paix comme jadis dans la lutte de véritables alliés : ils l'ont aidé à gagner la guerre, il leur appartient de ne pas l'empêcher de gagner la Paix.

LE CORPS DU CARDINAL GIBBONS EXPOSÉ DANS LA CATHÉDRALE DE BALTIMORE



L'Amérique a perdu le plus grand de ses prélats; le cardinal Gibbons est mort. Secrétaire de l'archevêque de Baltimore, il fut élu en 1866 évêque titulaire d'Adramyte ; le 31 juillet 1872 il fut transféré à l'évêché de Richmond et devint le 25 mai 1877 coadjuteur de l'archevêque de Baltimore, à qui il succéda au mois d'octobre de la même année. Créé le 7 juin 1886 cardinal prêtre de l'Eglise romaine, il avait le titre de Sainte-Marie-au-Transtévère. Il fut un des apologistes les plus subtils et les plus érudits de la foi catholique.



Le village de Doorn, où l'ex-impératrice d'Allemagne vient de mourir.

L'EX-IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE EST MORTE

Par une cruelle ironie de la matière, l'impératrice Augusta dont le cœur sec ne battit jamais pour de belles causes ou de généreuses idées, a succombé à une crise cardiaque dans le château de Doorn, où elle attendait en vain la restauration de sa race sur le trône de la République allemande. Celle qui voulait châtier « l'insolence des Français », celle qui encourageait farouchement ses grenadiers à exterminer « les pourceaux de France corrompus et ne croyant pas en Dieu » meurt sans laisser de regrets, ayant joué sur la scène du monde le rôle médiocre d'une intendante de palais. Bismarck qui s'y connaissait en hommes et en femmes également, avait de suite jugé la « grosse gretchen » du duc de Schleswig, à l'intelligence étroite, aux flancs larges, incapable de susciter des cabales, née pour engendrer de nombreux enfants. L'ex Kaiserin ne fit pas mentir le chancelier de Fer ; elle ne s'occupa jamais de politique et donna à l'empereur une riche lignée. Son activité sociale se bornait à des visites aux blessés dont elle souffrait très bien qu'on sacrifiât les os sans compter, moins avare de ses Poméraniens que le Roi Sergent. Elle aimait à parader aux revues devant son régiment des gardes, dont elle était Colonel. Coiffée d'un tricorne, sa taille imposante moulée tant bien que mal dans un uniforme blanc, elle impressionnait peu la foule. L'éclat militaire de l'Empereur ne rejaillissait pas sur sa compagne, qu'il préférait reléguer dans le Palais, où elle passa la plus grande partie de sa vie à nourrir elle-même ses enfants. Elle aimait donner au Préfet de Police à Berlin des directives touchant les bals et les lieux de plaisir. Elle



La Kaiserin, quelques mois avant la guerre.

ne voulait pas que sa capitale fut une Babylone moderne, à l'instar de Paris, qu'elle détestait cordialement et dont elle n'acceptait les modes qu'après les avoir fait passer par Vienne. De conduite irréprochable, elle eut beaucoup à souffrir des incartades de son impérial époux. Aimant les bijoux, et surtout la lecture, elle fut une véritable prussienne, préoccupée d'assurer au trône une importante lignée. L'Allemagne lui fera des funérailles solennelles, ses soldats en tenues de parade monteront l'ultime garde d'honneur autour de sa dépouille ! Mais c'est moins l'impératrice que l'idéal juncker, qui sera honorée par la Germanie tout entière lors de cette funèbre cérémonie.

Les Souverains allemands et leur famille réunis à l'occasion du 1^{er} janvier 1914.



Un groupe d'astronomes "amateurs" observant le soleil.

L'ÉCLIPSE DE LA PAIX

Ce fut une toute petite éclipse, timide, rougis-sante, passagère, un vrai déjeuner de soleil. On l'avait comme ses sœurs, annoncée à l'avance, mais elle a manqué son entrée, à l'instar d'une étoile de théâtre, parfois distraite, un peu dans la lune. Pauvre éclipse de paix, elle ne brilla guère ! Son ainée de 1903 fut impressionnante ; plusieurs minutes le firmament s'obscurcit, un silence lourd régna sur la terre, le ciel scintilla de mille petits feux ; celle de 1912 fut également de première grandeur, le soleil n'offrit qu'un tout petit croissant, à peine de quoi rassasier la grande Ourse. Vendredi, l'astre du jour n'eut pas à redouter l'arc d'argent : les terriens ne virent point sa chevelure rouge se dresser tout autour de sa tête chaude. Il s'est révolté, ne voulant plus à dates quasi fixes, être entièrement dévoré par la vieille lune. Et pourtant, bien que ce spectacle céleste ne fût pas un grand gala, curieux, curieuses et astronomes observèrent nombreux le phénomène. Un peu partout des fabriques d'« hélioscopes » sortirent de terre. L'outillage, il est vrai, n'était pas difficile à constituer ; une petite table, une modeste lampe à pétrole, des verres cassés et il y avait là de quoi tirer à plusieurs exemplaires les lunettes indispensables pour regarder en face le mariage éphémère de ces deux fugitifs célestes, qui se tournent sans cesse le dos. Ceux qui répugnaient



Une petite fabrique de verres fumés.

à dépenser les quelques sous nécessaires à l'achat des petits écrans noirs, ceux qui voulaient voir l'éclipse « à l'œil », employèrent les bostons troués ou recouverts de mica. La ville de Paris étant menacée de manquer d'eau cet été, les seaux remplis d'une onde argentine ne firent que de timides apparitions. Quelques privilégiés possédant des télescopes, braquèrent leurs objectifs menaçants vers l'astre du jour ! Une fillette aux très longs cheveux, munie de cet inoffensif canon, s'attira une spirituelle réflexion d'un titi enjoué : « Tiens la comète qui regarde la lune ». Place de l'Opéra, une femme, sur la tête de laquelle le soleil avait certainement tapé, s'était dissimulé les regards derrière un masque à gaz ! Quantité de curieux entourèrent la nouvelle « mobilisée » que l'on prenait sans doute pour une « soldate » d'une vague armée soviétique. Furieux un agent fit circuler l'astronome, lui disant que « c'était pas des choses à faire sur un lieu public. » Au Palais-Royal des enfants entourant un vénérable vieillard, levaient leur petit nez vers l'azur, sans grande conviction... Papa, qu'est-ce que c'est que le ciel, demanda l'un d'eux ? Regarde-le... plutôt que de parler, riposta le père, sans doute un peu embarrassé par cette question !... Un grand silence... un ange passa... les yeux des gosses larmoyèrent un peu et soudain, bébé de s'écrier, « Papa, j'ai trouvé : le ciel, c'est le plafond de la rue ! »

Jean BEVER.



Très ingénieuse, une promeneuse se sert d'un masque à gaz pour regarder le ciel.



Particulièrement favorisée, une jeune "héliographe" suit les phases de l'éclipse avec un télescope.

LE SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE

MM. JACQUES-EMILE BLANCHE. LEPÈRE.
MILCENDEAU. — LES PORTRAITISTES,
LES PEINTRES DE LA FEMME.

Le Salon de la *Société Nationale* ne nous offre plus cette brillante phalange d'artistes en pleine possession d'un jeune talent, d'il y a trente ans, alors que ce groupement occupait, dans une des galeries subsistées de l'Exposition de 1819, les salles d'un ancien « Palais des Beaux-Arts ». De nombreux disparus n'ont pas encore été remplacés et il semble que le *Salon d'Automne* ait pris la situation que la *Nationale* occupait voici un quart de siècle déjà... quoique avec des tendances renouvelées, ainsi qu'il convient. Le nombre des exposants paraît plus limité et leurs envois semblent choisis parmi des œuvres plus « définitives » qu'aux derniers salons. C'est que les années terribles s'éloignant, la vie reprend, tout au moins dans ses formes essentielles et que les artistes se sont remis au travail. L'œuvre de génie ne se trouve certainement pas représentée, mais, chacun dans leur meilleure manière, on peut dire que les *Sociétaires* ou *Associés* ont fait de leur mieux.

Trois « ensembles », consacrés à trois artistes de tempérament très différent, forment de petites expositions particulières dans ce Salon et donnent une sorte d'impression d'intimité, qui corrige cette monotonie qu'apporte la succession de trop de toiles d'artistes différents, lorsqu'elle n'est jamais interrompue, ainsi qu'il arrive aux *Artistes Français*.

M. Jacques-Emile Blanche a les honneurs d'un de ces petits salons dans le grand... Pour juger l'œuvre d'un artiste si particulièrement laborieux, il faudrait toute une galerie. Le portrait, le tableau de mœurs, la décoration, la peinture des fleurs, les natures-mortes, le paysage, — M. Jacques Blanche n'a voulu se spécialiser dans aucune branche de son art. La sélection des toiles exposées, parmi lesquelles se trouvent à la fois les dernières exécutées et l'une des plus anciennes de toutes, ce repas symbolique de Jésus à une table familiale, permettent d'apprécier la diversité toujours heureuse, la maîtrise de ce talent.

Le coloriste domine dans la personnalité de ce peintre, malgré la pénétration du psychologue, qui fait preuve de tant de qualités, comme par exemple, dans le *portrait de M. André Gide*, d'une si remarquable acuité. La faculté de reproduire les traits essentiels d'un visage est bien loin de suffire pour établir la renommée d'un portraitiste. Il faut ce mélange de sensibilité et de clairvoyance, d'implacable franchise et de subtile flatterie, qui permet au modèle de ne point trop crier, tout en permettant à ses amis de se réjouir et de le féliciter... et, aussi, de découvrir grâce à cette effigie, des signes, des défauts, des anomalies, qu'ils n'eussent point découverts sans son secours.

M. Jacques Blanche paraît avoir presque toujours su allier ce qu'un portrait doit offrir d'actuel, de presque trop moderne, même, — tout en demeu-



BOUTET DE MONVEL. — "Portrait de Bernard Naudin".



LOUIS PICARD. — "Beauté".

rant par certains côtés dans la tradition, dans une apparence suffisamment classique et raisonnée, raisonnable, pour que les images de plusieurs générations successives puissent se trouver rassemblées sur les parois d'un même salon, sans produire de trop vives oppositions entre elles.

Il sait aussi donner au fond de cette toile, tantôt par le décor deviné d'un salon, les « accessoires », devant lesquels tant de peintres se montrent toujours tellement embarrassés, ce côté anecdotique, amusant, pittoresque, qui le fait « dater » plus particulièrement, et lui donne aussi aux yeux des spectateurs l'agrément d'une toile de genre.

Certains poissons dans leur gelée blonde et transparente, et que M. Jacques Blanche a joints aux envois de cette année, resteront comme une des manières les plus parfaites de cet artiste... Ce qui n'ôte aucun mérite à ses portraits de Strawinsky et de Joachim Gasquet.

Lepère fut un artiste, lui aussi, particulièrement laborieux ; plus laborieux encore que M. Jacques-Emile Blanche, si ce superlatif est applicable. Lepère ne fut jamais mêlé aux mouvements sociaux et encore moins à la *société* de son époque ; c'était,

comme tous les grands artistes, un de ces doux sauvages, pour lesquels endosser un habit noir semblerait aussi comique, aussi invraisemblable que de se déguiser en mousquetaire ou en chinois pour aller faire des visites.

Les « bois » de Lepère dont le *Monde Illustré* eût autrefois l'exclusive propriété, à l'époque de la jeunesse de l'artiste, quand il était dans toute la liberté et la fougue de son talent, avaient prouvé aux connaisseurs, dès ses débuts, toute la valeur de ses dons.

A la vérité, il conserva les mêmes facultés jusqu'à sa mort, et ses dernières œuvres, alors qu'il avait quitté la gravure pour la peinture, offrent, transposées, les mêmes qualités, la même ardente sensibilité, un mélange de minutie et de fantaisie qui se rencontrent rarement d'accord.

Il a excellé pendant ces dernières années à saisir certains fugitifs effets du printemps et de l'automne. L'arc-en-ciel l'attire ; sa prestesse à manier le pastel ou le pinceau se trouve excitée par l'opposition de la courbe du prisme, le soleil qui luit et tandis que les nuages emportés par le vent vaporisent les prairies vermeilles ; la claièrre automnale qui reçoit les rayons radieux du couchant, tandis que dans les profondeurs de la forêt les branches rassemblées ne laissent pénétrer ni la lumière, ni les dernières chaleurs, ont tenté, par ces oppositions dramatiques, *musicales*, autant son âme de poète que son œil de peintre...

La salle de la *Société Nationale*, qui est consacrée à Lepère, mérite de retenir les visiteurs. Les marchands n'ont pas attendu cette consécration pour s'emparer de tout ce qui pouvait traîner de lui sur le marché, mais le grand public ne le connaît pas encore assez. Il ira le découvrir là.

La partie de salle réservée à un certain nombre d'œuvres de Milcendeau est un enchantement d'une rare délicatesse. C'est, comme pour le talent de Lepère, une forme sensible, ramassée de l'art, qui demeure dans la mesure de ses facultés, ne prétend ni à enseigner, ni à couvrir d'immenses espaces et encore moins à étonner personne.

Cette volonté de surprendre, de frapper l'imagination des bourgeois de stupeur, ou, alors, de bonne foi, s'aventurer en pionnier dans des régions jusqu'alors inexplorées, a causé un tort immense à l'art plastique, à tous les arts, d'ailleurs, depuis trente ans. Que d'artistes auraient pu donner leur note dans le concert universel et qui ont préféré lancer un cri discordant pour la seule et vaine satisfaction de ne s'être point mêlés aux autres voix...

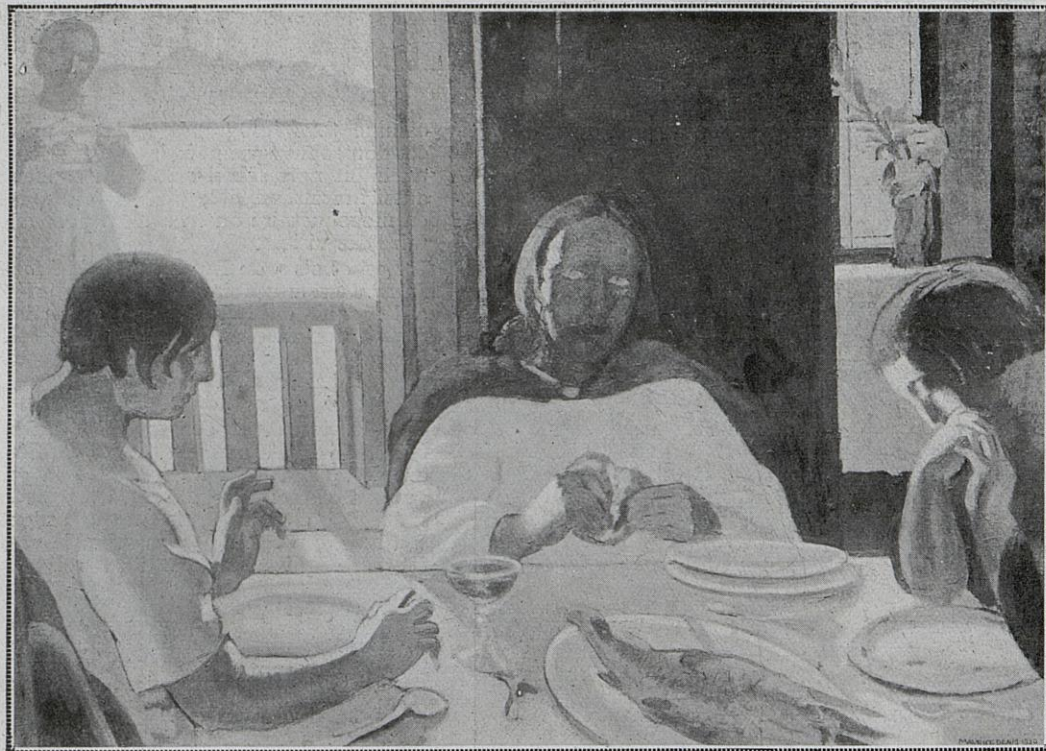
Milcendeau n'a fait que suivre son tempérament, son illusion, sa mélancolie. Son œuvre est délicate. Le ciel bas et nuageux couvre des cités perdues dans la brume, des cours d'eau glissent entre des plaines arides ou fertiles, quelques arbres dessinent leur silhouette abandonnée dans la



AMAN-JEAN. — "La Confidence".



MILLE DE BOZNANSKA. — "Portrait de M. R. avec ses enfants".



Maurice DENIS. — « Les Pèlerins d'Emmaüs ».

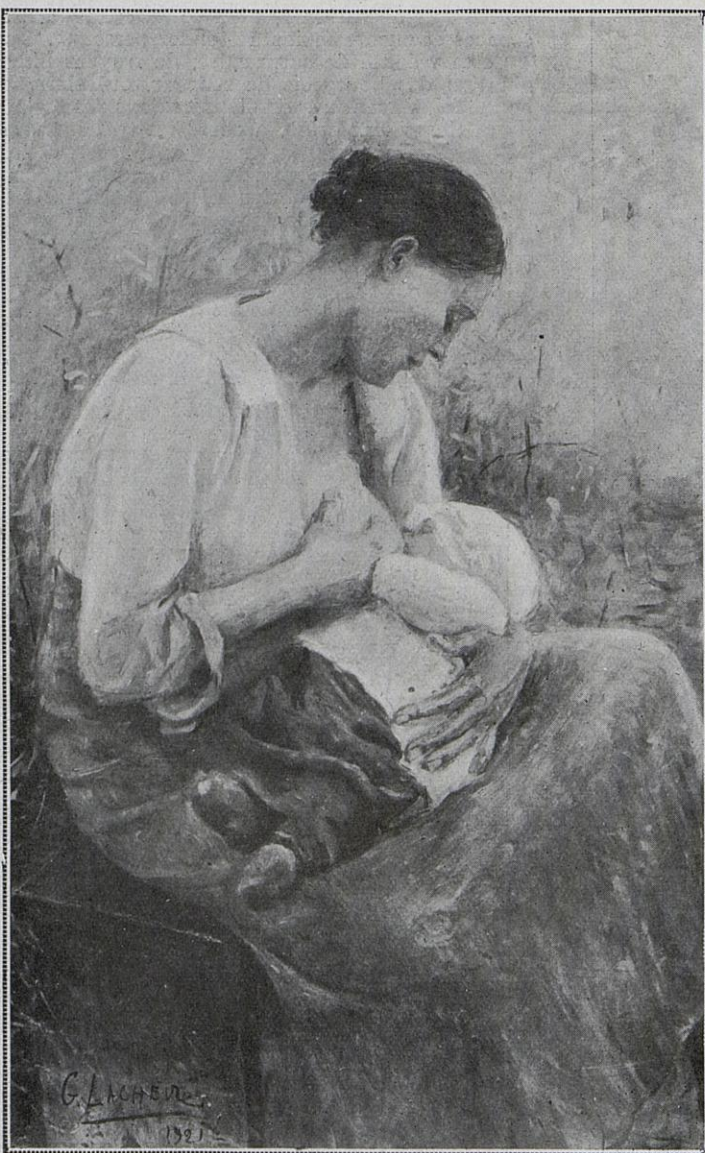
grande course des éléments... Un personnage ne semble être là que pour ajouter par son imprécision et son attitude à la tristesse ambiante. Ces petits paysages animés font penser à des scènes de romans scandinaves, l'âme de Zelma Lagerlof y est présente... Délicatesse de la touche, nuancé des gris, à notre époque de violences de toutes sortes, ces toiles de petite dimension, d'une atmosphère si « intérieure » charment autant par leur originalité que par leur apparente volonté de n'être pas étranges.

**

Nous terminons cette première visite à la Nationale, par les peintres de visages... Les portraitistes et ceux qui prennent la créature humaine pour thème de leurs tableaux, avec toutes ses fantaisies, sa grâce, ses perfections et ses laideurs mêmes...

Dans la salle I, les portraits de M. B. Boutet de Monvel occupent avec justice une place d'honneur.

On ne saurait mêler plus heureusement des qualités d'humour



Mlle LACHÈVRE. — « Tendresse maternelle ».



Mme Béatrice How. — « Le pigeon jaune ».

et de force, d'observation et de science que B. de Monvel dans le portrait de ce lecteur qui longe les quais aux parapets couverts par des boîtes de bouquins. La partie ensoleillée de la rive opposée, ces vieilles maisons de la Cité, sur lesquelles tant de jours sont venus user jusqu'au tain verti des vieilles vitres, formant un fond pour un portrait de parisien d'élection qu'un autre parisien ne saurait regarder sans émotion...

D'illustrateur, M. Bernard de Monvel passe sans difficulté au portrait de grande dimension, avec une aisance remarquable. Et tous les dons qui semblaient n'être que ceux du dessinateur deviennent sans effort ceux du portraitiste.

**

M. Albert Besnard garde pour le charme mystérieux de certaines nuances, de vert particulier, un attrait que n'ont point atténué les années. Il s'est assagi, certes, parce que l'on devient toujours quelque peu « conservateur » en vieillissant et puis, parce qu'on ne saurait avoir dirigé impunément pendant une dizaine d'années, la Villa Médicis... Mais, sous l'apparente simplicité, sous la volonté des noirs et de l'atmosphère calmée, ambrée, des chambres, on devine frémissant encore, l'homme du portrait de Mme Roger Jourdain et de celui de Réjane, et de tant d'autres silhouettes de femmes éblouies de reflets, véritablement luisantes de clarté, comme au sortir de l'eau la robe nacrée des poissons... L'art de ce maître n'a pas été égalé, sa manière lui est demeurée personnelle et restera comme l'une des plus originales de la fin du dernier siècle et du début du vingtième.

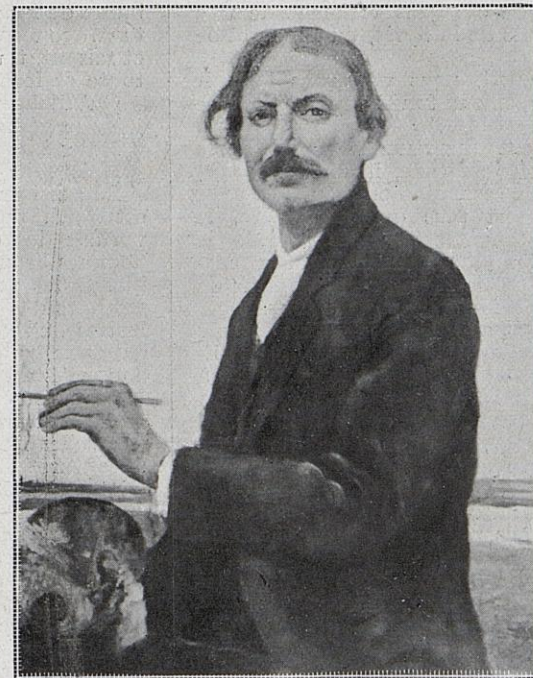
M. Aman-Jean se perpétue, lui aussi. Mais il n'y met point les piaffantes, les écumantes hésitations de M. Besnard. M. Aman-Jean est un homme qui a entendu une fois une romance, disons une mélodie, et qui en fut si profondément troublé que, depuis, il n'en a plus jamais voulu entendre d'autre et que ses lèvres n'en sauraient fredonner qui ne soient toujours de même. Ce coloriste est l'un des plus délicieux qui soient... mais le concert de ses nuances assourdies, quelques fois fausses en apparence, aurait besoin d'être parfois réveillé d'un accord que nous n'avons entendu déjà bien souvent... Ce Verlainé costumé chez les « soieristes » anglais



LEFÈVRE. — « Le Port de Nantes ».



MM. Zamoyski, (+) Ministre de Pologne, et Bartholomé, (X) Président de la Nationale, inaugurent les Salles d'Art polonais.



MILCENDEAU. — « Portrait de l'artiste ».

enchante nos souvenirs... Nous avons tous eu vingt ans dans du Liberty... Mais nous ne voudrions plus, en ayant le double, continuer à vivre environnés de ces mêmes bleus-verts, verts-bleus, de ces mauves et ces roses qui se confondent trop jolusement... La toile de M. Maurice Denis est d'une belle et robuste tenue. Toutes les qualités de cet artiste y sont représentées, dans leur forme en apparence la plus heureusement réalisée. Il semble bien que ce soit là l'impression d'un talent à l'apogée de sa maîtrise, de la manière créée. L'éclairage est particulièrement réussi cette fois... Mais il n'est d'ailleurs pas un détail de ce tableau, ce *Jésus entre les deux pêcheurs* qui ne soit la perfection même de ce qu'un « Maurice Denis » peut et doit être.

**

M. Laprade nous donne, lui aussi cette fois, de l'excellent Laprade et ce n'est que par fantaisie que nous le classons parmi des peintres de la personne humaine... Il est impossible, dans ce qui n'est exactement qu'une nature-morte, de donner plus violemment l'expression, l'âme, d'une ville, d'une époque, d'une qualité de sensation aussi spéciales que peuvent l'être celles que Venise évoque.

Mme Béatrice How est une coloriste d'une délicate élégance, d'une sensibilité où la joie se voile avec retenue. Ses enfants en bas âge, ses nurses aux rubans de couleur, les jouets, les oiseaux, les fruits épars dans la chambre, conservant dans un apparent abandon, une manière fugitive, ce charme qui l'a, dès ses débuts à Paris, désignée à l'attention des artistes.

Une autre femme, Mlle Olga Boznanska, s'est fait une place que ses mérites seuls lui ont créée. Ses portraits, d'une si rare délicatesse, nuancés, irisés, comme avec la minutie d'une myope dont les yeux auraient été brûlés par de trop ardents soleils, ses portraits où le modèle demeure si étrangement vivant, isolent le personnage dans une atmosphère de sensibilité, de brume mentale... Les dames qui ne se préoccupent dans un portrait que de la robe qu'elles y offriront aux regards, ne doivent pas s'adresser à Mlle Boznanska. Mais celles qui ont d'autres préoccupations peuvent le faire sans risque.

M. Guignel expose cette fois encore de charmants portraits



LEFÈVRE. — « Dahlia, Marguerites et Sauge ».



Jacques-Emile BLANCHE. — « La famille Potdevin ».

d'enfants. Ceux de M. Henri Gervex sont d'une plus sobre exécution que depuis bien des années et rappellent la meilleure période de ce peintre... on regardera aussi ceux qu'exposent M. Tadé Styka, Hubert de la Rochefoucauld et Jean Hanau.

M. Boldini nous est revenu avec le portrait d'une dame étreignant de ses mains crispées des enfants bien nerveux ; les jambes sont toujours démesurément longues ; mais les qualités de maestria, de prestigieuse virtuosité de M. Boldini sont pareilles à ce qu'elles sont depuis si longtemps.

De jolis portraits de M. Jacques Baugnies et des dames au balcon sur un ciel aux nuages clairs, de M. R. Buny... mais trop d'accessoires, trop d'étoffes, de rideaux alourdissent ces compositions. De M. Jacques Brissaud, une jeune fille dessinant au pastel et de M. Rieu, des études de jeunes en demi-teintes sur des fonds ensoleillés. Mais le secret de ces éclairages demeure à M. Frieske, qui expose quatre visions de jeunes femmes peu vêtues, dans une atmosphère printanière d'une délicatesse exquise.

Albert FLAMENT.



Albert BESNARD. — « Portrait de la princesse W. ».



Le pèlerinage de la Vierge, à Sidnaya.

AUX ENVIRONS DE DAMAS

LE PÉLERINAGE DE SIDNAYA

par MYRIAM HARRY.

J'aurais voulu vous parler encore de Damas, du Damas pittoresque et archaïque.

Mais un autre pèlerinage, très chrétien nous convie pour la fête de la Vierge au village de Sidnaya, situé à trente kilomètres au nord-est de Damas sur la route de la fabuleuse Palmyre.

Là se trouve un des plus anciens monastères de la Syrie, fondé comme celui du Mont-Sinaï par l'empereur d'Orient Justinien pour rassembler les anachorètes.

On raconte qu'une gazelle conduisit l'empereur, égaré dans les montagnes, vers un haut plateau escarpé où un filet d'eau coulait d'une roche en forme de mamelle. Justinien l'appela le Sein de la Madone et y construisit un couvent fortifié qu'il dota d'une bibliothèque et d'une image de la Vierge attribuée à Saint Luc, qui grec d'origine et peintre d'idoles de son métier, peignit dit-on quatre portraits de la mère du Christ dont les trois autres se trouveraient à Rome, à Moscou et à Jérusalem.

L'image de Sidnaya accomplit des miracles et le monastère devint un lieu de pèlerinages réputé.

Mais après le grand schisme de l'Eglise, les cultes grec et melchite se disputèrent le couvent et surtout la bibliothèque. Les vieux évangiles syriaques étant devenus un prétexte à d'incessantes querelles, deux patriarches rivaux mais pacifiques, décidèrent un jour d'y mettre le feu. Et ainsi périrent les manuscrits les plus rares, les plus précieux, contemporains de ceux du couvent du Mont-Sinaï vers lesquels pèlerinent par la pensée les fervents orientalistes d'Occident.

Par la suite, le monastère de Sidnaya passa encore de culte en culte ; mais il demeura un sanctuaire pour toutes les confessions. Les musulmanes elles-mêmes allèrent y invoquer la Sainte-Image qui rend la fécondité aux femmes stériles et le lait aux seins taris.

Le sultan Saladin cependant, après avoir défait l'armée des Croisés dans la bataille de Tibériade et amené, prisonniers à Damas, le roi Lusignan de Jérusalem et les princes chrétiens de Syrie, décida de porter la guerre sous les murs du couvent fortifié de Sidnaya. Mais dans le désert d'Adgloïne les soldats assoiffés se combattirent et Saladin, frappé comme Saint-Paul d'éblouissement, renvoya son armée et alla déposer une offrande sur l'autel de la Vierge.

Depuis le monastère de Sidnaya ne fut plus inquiété. En 1860 après les atroces massacres de Damas, il servit de refuge à beaucoup de chrétiens. Mais de grec catholique qu'il était, il devint grec orthodoxe, et des nonnes schismatiques occupèrent les cellules des moines melchites.

Depuis la guerre, un orphelinat de petites filles est installé dans l'austère couvent escarpé et les pèlerinages à cause de l'insécurité des routes s'étaient beaucoup ralentis.

Ce fut donc avec une grande joie que Sidnaya apprit l'entrée des Français à Damas et qu'elle reçut la promesse du général Goybet d'aller assister à sa fête.

Nous y allons courir avec notre auto-gazelle, devançant d'une demi-journée le cortège officiel.

Sortis de Damas par la porte de Saint-Thomas, nous parcourons d'abord une route toute évangélique parmi un bois d'oliviers ; puis nous traversons la « plaine des Idoles », pour continuer — ô étrange, ô multiple Damas ! — par un paysage de France, un paysage du Limousin ou du Poitou où se découpent des noyers formidables et coulent des ruisseaux clairs alors que devant nous

chemine la silhouette désertique des chameaux et que nous dépassons une foule de pèlerins barriolés, à cheval, à bourricot, ou bien roulant carrosse, mais transportant toujours un ballot de matelas et un panier d'ustensiles de cuisine.

Car le pèlerinage de Sidnaya dure plusieurs jours et beaucoup de ces gens viennent de très loin de tous les points de la Syrie, du Liban et de l'Anti-Liban.

D'ailleurs nous aussi, nous passerons la nuit dans le couvent miraculeux fondé depuis quatorze siècles.

Et il est vraiment surprenant, quand après une longue et sauvage solitude, il vous apparaît, juché sur la montagne escarpée dominant le désert, dominant, château-fort plus que monastère, le grand village vassalement couché à ses pieds, le grand village à faites plates qui descend en cascades de pierres et de boue et qui va, couleur de sable, expirer parmi les sables d'alentour.

Mais peut-être nous a-t-on pris pour le général ?

Car voici que de là haut, et par dessus les murailles s'arrondit une coupole, les cloches sonnent à toute volée ; et qu'en bas, à l'entrée du village où se trouvent une colonne mutilée et un sarcophage, se rassemble un cortège, bannière et croix en tête.

Et les hommes de cette procession religieuse brandissent des sabres et les femmes poussent des youyoutements stridents.

Nous nous abordons. Ce sont les habitants de Sidnaya, vêtus comme la plupart des Arabes d'ici, mi à la bédouine, mi à la franque.

Ces braves gens sont un peu déçus.

Quoi ! pas de galons d'or, pas de militaires dans cette automobile. Nous leur expliquons que nous sommes des précurseurs et que la France officielle



Un des pittoresques bazars de Damas.



Pèlerins en costumes nationaux.

arrivera quand la chaleur du jour sera tombée. Alors leur enthousiasme reprend. Hommes et femmes entourent notre voiture en chantant un air cadencé et en battant le rythme avec leurs mains.

Puis, quand nous avons mis pied à terre, le barde de la troupe, un vieux bédouin à voile flottant, à couronne de berger, monte sur le sarcophage, et faisant tourner son cimeterre, il scande de toute sa force en arabe :

Qu'Allah protège la France.

Et le général Gouraud, le sultan des Français. Et les femmes de redoubler leurs cris d'allégresse.

Mais voici un autre cortège.

Là aussi un chef chante un régal dont le refrain est frénétiquement scandé en chœur. Les femmes portent des cierges, mais au lieu de sabres, les hommes brandissent des ombrelles plates, semblables à des gourdes de pèlerins et que l'on dirait remplies d'eau lustrale. Mais ce n'est pas de l'eau lustrale, c'est de l'arah, cette eau-de-vie inévitable en Syrie, que chacun distille chez soi, et glisse dans sa large ceinture, à côté du poignard.

Les femmes du cortège sont attifées avec un grand luxe. La plupart portent des robes de velours, des voiles flottants et sur la poitrine tombe une devanture de bijoutier.

L'une d'elles couverte de talaris d'or tient un petit garçon dans ses bras. Elle me raconte qu'il est voué à Saint Georges et qu'on vient, en bas, au couvent de Saint-Georges de lui couper les cheveux en forme de croix. Maintenant on monte les brûler sur l'autel de la Vierge, et nous montons avec la procession sur l'étroit raidillon entre les maisons de boue.

De temps en temps les hommes s'arrêtent pour tirer leur flacon de pèlerin et boire, la tête renversée, leur perverse eau lustrale. Puis ils reprennent en chœur leur chant monotone, cadencé, et véhément. Sans doute est-ce quelque ancienne litanie, quelque cantate barbare et méchante en honneur de cet enfant natif ?

Nous écoutons et stupéfaits nous distinguons :
Le Chantre : Nous sommes les conquérants des villes et des villages.

Le Chœur : Descendons de nos chevaux. Faisons agenouiller nos chameaux...

Et c'est au son de ce chant guerrier que nous arrivons avec le cortège religieux devant les gradins abrupts du vieux monastère. Une seule porte basse et rectangulaire perce la haute muraille dont les assises sont cyclopéennes, mais dont les pierres diminuent de taille à mesure que les siècles s'accumulent.

Nous y pénétrons en courbant la tête, et après avoir suivi un couloir taillé dans l'épaisseur du roc, nous parvenons à tout un dédale de cours, de constructions, d'escaliers datant des époques les plus diverses, et encombré de marchands, de cireurs de bottes, (les indispensables cireurs de Syrie) de soldats syriens et de milliers de pèlerins ayant des mines de brigands ou de reines nomades.

Sur le parvis de la basilique grande ouverte, deux groupes dansent avec furie, deux rondes bien séparées, une ronde de femmes et une ronde d'hommes, se tenant pareillement par la main, se resserrant, ou s'élargissant autour d'un chanteur ou d'une chanteuse qui improvise la cantilène dont frénétiquement on reprend le refrain, dont on frappe la cadence avec le pied.

Quatre jours et quatre nuits dureront ces exercices violents dans le vieux monastère. Après quoi alanguis, épuisés, les Arabes christianisés s'en retourneront chez eux, ayant assouvi jusqu'à l'année prochaine, un ancestral besoin de guerre et de cris sauvages.

Autour des cercles, se meut une foule bariolée, des cheikhs bédouins (cela surprend toujours que des Bédouins puissent être chrétiens) aux

larges manteaux rayés d'or ; des villageoises au joli voile célestement bleuté ; des femmes de Maloula, qui parlent encore le syriaque et qui portent au dessus de leur cheveux coupés à la pâtre, le turban des idoles astrales.

Au milieu de ces costumes éclatants passent de petites nonnes toutes noires, et des popes hauts et droits comme des cypres avec leur mitre rigide posée sur leur chignon de femme.

L'archimandrite, Monseigneur Malatios Kattini lui aussi est d'une taille majestueuse et ressemble par l'impérieuse beauté de son pâle visage à quelque empereur bysantin.

Il nous invite à sa table où sont assis déjà le kaimakam de la région, un descendant de l'émir Abd el Kader et d'autres personnalités de Damas venues pour saluer le général Goybet, le premier représentant de la France, assistant à cette fête orthodoxe.

Mais hélas ! notre chambre ne sera pas une cellule claustrale. Notre chambre est un appartement des plus confortables, meublé à la moderne d'un vaste lit de cuivre, d'une armoire à glace et de canapés.

Il se trouve sur la terrasse supérieure du couvent et surplombe même par un balcon la falaise du côté du désert. Il voisine avec d'autres pavillons de la même construction. Car ce cloître n'est pas seulement un lieu de pèlerinage, il est devenu, paraît-il, à cause de son climat et de sa situation admirables, une espèce d'hôtellerie, où les riches familles orthodoxes de Damas et même de Beyrouth viennent faire une cure d'air. Elles font construire et meubler leurs pavillons, puis si le séjour leur a réussi, elles en font don au couvent qui y reçoit d'autres hôtes.

Et si cette combinaison ajoute au confort des voyageurs, elle devient un danger pour le pittoresque du monastère qui se transformera, pour peu que la vogue s'en mêle, en *Désert-Palace*.

Je descends par un escalier biscornu — heureusement il y en a encore — vers une plate-forme suspendue sur une cour. On y danse aussi. Ce sont toujours les mêmes rondes et le même air monotone et obsédant. Mais les paroles ont changé. C'est une chanson d'amour que l'on scande. Ailleurs c'est un récit patriotique : seulement on n'est pas encore au courant des derniers événements, on célèbre le roi de Russie et le sultan de Stamboul.

Mais pendant que j'écoute, penchée sur la balustrade, une petite main caline se glisse sous mon bras, et m'étant retournée, je rencontre de grands yeux de gazelle dans un délicieux visage d'une matité de princesse captive.

Et en un français roucoulant, l'adolescente me dit :

— Excusez-moi. Je sais qui vous êtes. Vous venez pour tout voir, moi, je peux tout vous montrer. Je connais bien le couvent, nous venons tous les ans passer la saison. Je suis de Damas. Je m'appelle Kyriaky ; c'est un nom grec.

— Kyriaky ? cela signifie « dimanche » n'est-ce pas ?

— Oui, mais chez moi, on m'appelle Kyriakytza.

— Kyriakytza, petit-dimanche, venez, mon Petit-Dimanche charmant me montrer votre couvent.

Et me voilà avec ma jolie Syrienne visitant le vieux monastère, les citernes, la cuisine, le réfectoire, les cellules monacales, dont les nonnes sont dépossédées en faveur des pèlerins durant ces jours de fête ; la basilique avec son iconostase banalement restaurée et transformée aujourd'hui en *nursery* et en échoppe de barbier, car dans tous



Le général Goybet reçoit l'hommage de la population de Sidnaya.

les coins on coupe les cheveux des bambins et désemmailotte des nourrissons qu'un vieux pope au chignon gris — on dirait une sage-femme — immerge dans un chaudron baptismal, rempli d'eau tiède et huileuse.

Puis nous allons vers la partie la plus authentique, vers la chapelle de la Vierge où l'on se déchausse comme dans une mosquée, selon l'antique usage oriental.

Et Petit-Dimanche me montre et les mosaïques de marbre et les bois dorés et les icônes vénérables et un tableau représentant le sultan Saladin aux pieds de trois évêques, tableau daté de 5025 selon le mode syriaque remontant à la création du monde.

Mais l'image miraculeuse peinte par l'Evangéliste n'est plus visible pour personne depuis longtemps. On aperçoit seulement le coffret précieux qui la renferme ; mais cela importe peu : elle fait des miracles derrière sa boîte. Car mon joli Petit-Dimanche m'explique naïvement que ces femmes effondrées à terre, la face voilée qui geignent et qui prient et resteront là toute la nuit, viendront joyeusement l'année suivante, présenter au coffret précieux leur enfant...

Nous remontons sur la haute terrasse garnie de milliers de pèlerins qui se penchent sur le village, qui explorent les lointains. Car des processions arrivent toujours, couleurs éclatantes, d'autres descendent au devant, voiles flottants, et c'est sur les falaises grises du vieux monastère comme l'éclosion d'un printemps magique, comme l'immigration d'une chatoyante volière.

Mais voici qu'un remous agite la foule, des cavaliers dévalent au grand galop. On déploie des bannières, brandit des croix, des grappes de gens s'appendent aux câbles des cloches et de toutes les terrasses, les femmes poussent des cris d'allégresse que déjà les vierges bibliques jetaient au devant des conquérants.

Et lorsque le général Goybet arrive avec sa suite on veut le porter en triomphe, et c'est entre une haie de sabres, de cimenterres, de coutelas et même de cannes à épée — les fusils étant interdits, on a fait sortir tout un arsenal de vieilles lames —

que la France gravit le raidillon rocaillieux du couvent orthodoxe. Une petite nonne noire est postée de chaque côté sur chaque marche de l'escalier abrupt. L'évêque et son clergé attendent en haut sur la plate forme taillée dans le roc, et c'est par dessus le sang d'un mouton égorgé en sacrifice que le général pénètre, en se courbant par la petite porte.

Et tandis que dans le salon épiscopal s'échangent des discours et que les petites orphelines un papillon tricolore sur l'épaule récitent un compliment en arabe, dehors sur le parvis de la basilique, on danse toujours les rondes furieuses en célébrant la France et le général que l'on prend pour un sultan.

Puis montés sur la terrasse, nous assistons à des luttes aux sabres et l'on présente au général les pèlerins des trois villages voisins de Maloula, de Bakha et de Djoubb-Adin où l'on parle encore le syriaque reste de l'araméen que parla Jésus Christ.

Les femmes de Maloula sont célèbres pour leur beauté et elles ressemblent vraiment avec leur coiffure en turban sur leurs cheveux de pâtre à des déesses phéniciennes...

Et la nuit descend sur Sidnaya. On danse, on chante toujours en haut sur le couvent, en bas dans le village. On a allumé des fanaux dans les coins ; la lune éclaire les terrasses. Je me réfugie sur le balcon de notre appartement qui surplombe les rochers à pic, et les montagnes environnantes, et là bas le pâle désert qui roule ses dunes blondes vers la capitale des sables vers la légendaire Palmyre...

Mais je n'échappe pas à la furie de la fête. J'entends encore les sarabandes hallucinantes, et le rythme hypnotique. Tout le couvent n'est qu'une danse, tout le village n'est qu'un cri. Et je songe à cette terre païenne, à ses cultes de volupté. Presque partout les églises ont succédé aux temples. Là bas à l'entrée du village s'élèvent encore une colonne romaine et un sarcophage. Qui sait si ici même sur ce haut lieu « devenu couvent, on n'a pas adoré Baal le Soleil ou Astarté la déesse lunaire, cette Vénus sidonienne ? Et qui sait si ces danses barbares et ses ritournelles scandées ne sont pas les impérissables vestiges des antiques bacchantes ?

Après minuit Sidnaya s'apaise tout de même. Dans le village je n'entends plus que quelques flûtes nostalgiques, et dans le couvent une mandoline qui sanglote.

Les fanalons se sont éteints et le monastère ne semble plus qu'une nef sombre, qu'une grande tristesse suspendue dans la nuit.

Je descends avec ma lampe électrique et parcours l'étrange dédale. Partout les pèlerins dorment, exténués, et devant la porte grand-ouverte de la basilique, les soldats, leur fusil au bras, se sont assoupis aussi.

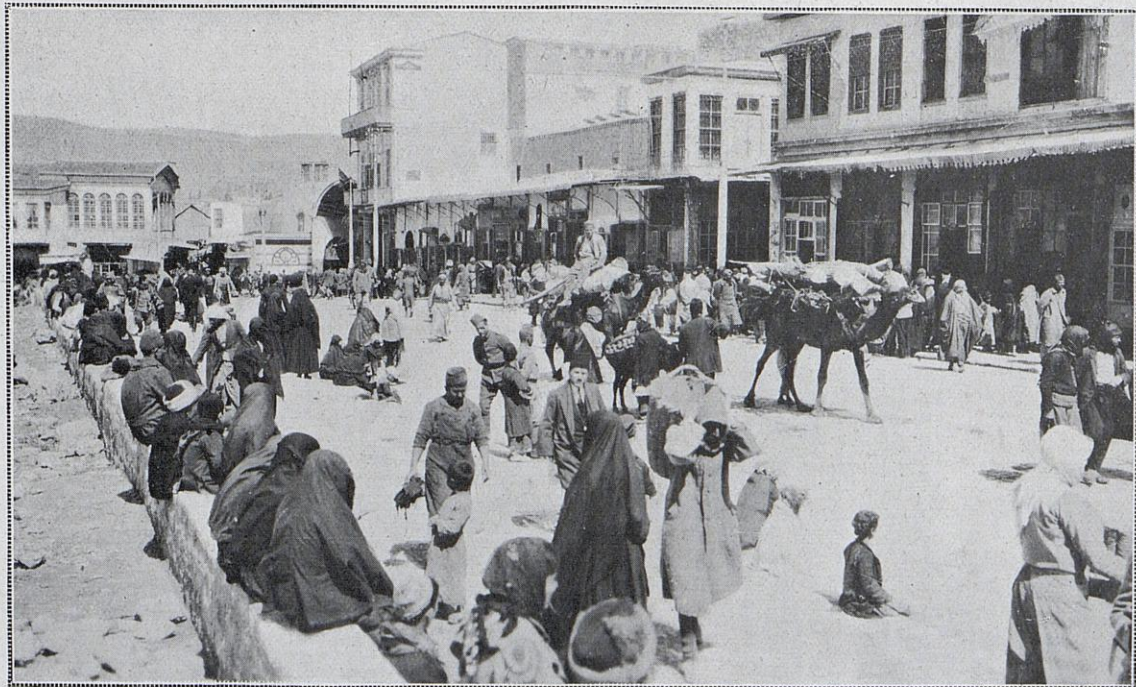
Et, là-bas, dans la chapelle miraculeuse, prient-elles, geignent-elles toujours, les femmes sans enfant, les femmes voilées ?

Le lendemain se célèbre une grande messe dans l'église orthodoxe. Le général Goybet l'écoute debout dans une vieille stalle sculptée au dessous d'une icône de Saint Georges.

Puis, vite, on repart, car un autre village nous attend, on repart, escorté par les chants barbares et les danses frénétiques.

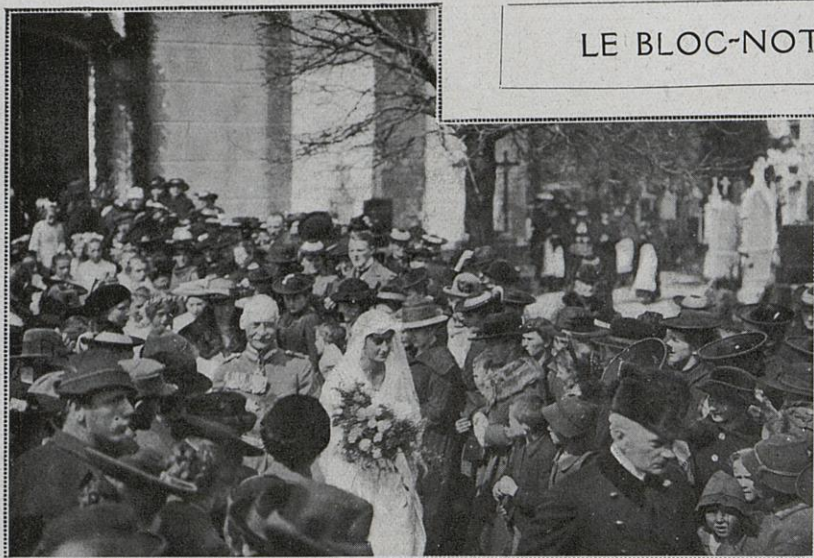
Mais longtemps après que la cadence s'est tue, nous voyons encore, pâle dans la pâleur du ciel, exalté comme un « haut lieu » païen, le monastère de Sidnaya fondé dans le désert damascène par l'empereur d'Orient Justinien.

MYRIAM HARRY.



La rue principale des marchés, à Damas.

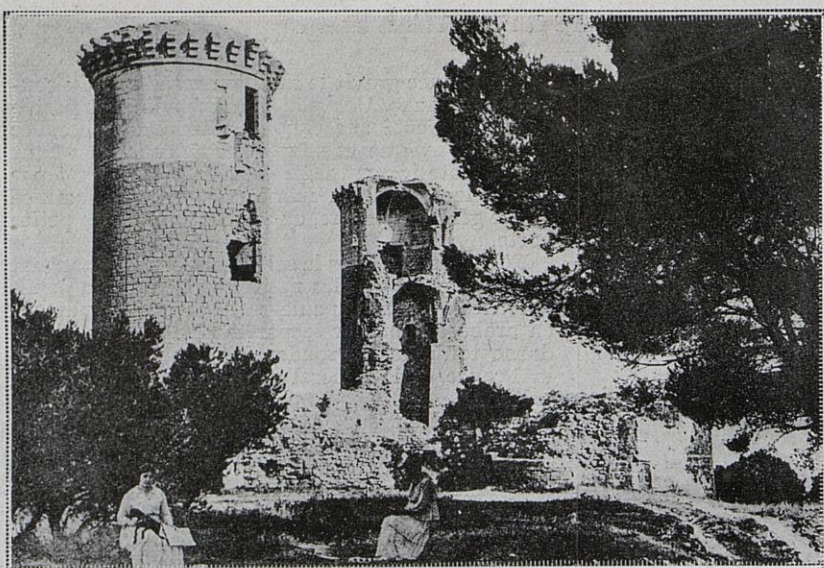
LE BLOC-NOTES DE LA SEMAINE



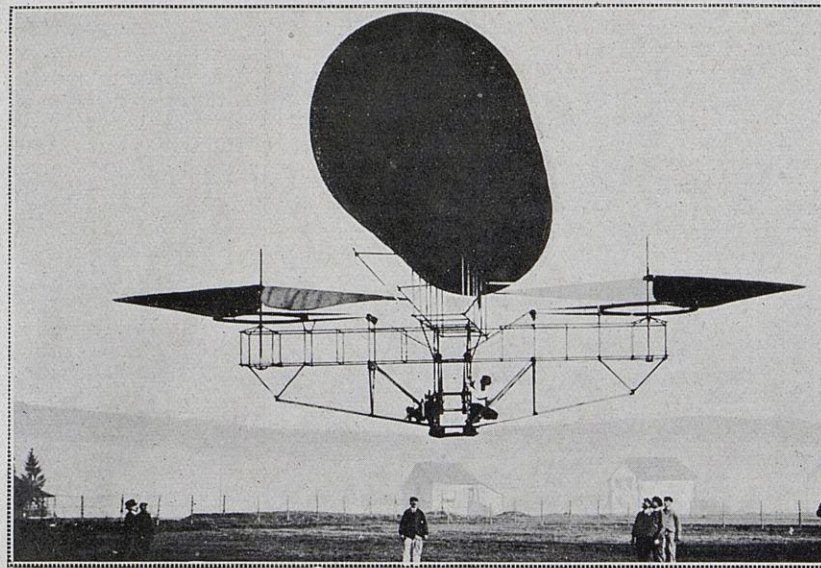
Le kronprinz Rupprecht de Bavière vient d'épouser à Lenggries la Princesse Antonia de Luxembourg. Le nonce du pape en Allemagne; Mgr Pacelli, a béni les deux époux.



M. Ritor, conseiller municipal, prononce un discours à l'occasion du centenaire de la naissance de Baudelaire. Une plaque a été apposée sur la façade de la maison du poète.



Les vieilles tours de Châteaurenard que l'on aperçoit du haut des Doms, à Avignon, appartenaient à des Allemands. Ces vestiges du passé viennent heureusement d'être revendus à la ville et d'être classés parmi les monuments historiques.



L'hélicoptère de M. Oehmichen, qui vient d'exécuter avec succès ses premiers vols de démonstration lors du récent meeting de Monaco. Ces essais intéressants font prévoir que bientôt le nouvel appareil deviendra un mode pratique de locomotion aérienne.

THÉÂTRES

OPÉRA DE MONTE-CARLO : trois partitions de M. Puccini. *Il Tabarro* (la Houppelande) de M. Adamis. *Suor Angelica*. *Gianni Schicchi*, de M. Forzano.

M. Puccini a eu l'idée ingénieuse de ne pas s'attaquer cette fois à un grand tableau, il a peint trois tableaux dans lesquels il a pu faire usage de ses dons les plus caractéristiques ; les trois livrets qu'il a choisis se font opposition de façon heureuse.

Il Tabarro, c'est le drame brutal de l'amant que le mari surprend et tue, de la femme à laquelle l'assassin présente le cadavre. Cela se passe au pied de Notre-Dame, sur une péniche. Un défilé incessant de débardeurs, de fétards, et de filles, un joueur d'orgue qui moud sa romance, telles sont les scènes anecdotiques qui agrémentent cette action. M. Puccini a prodigué ici ses accents les plus chaleureux, sans grande nouveauté et l'émotion ne saurait être que très superficielle.

Suor Angelica nous transporte dans un couvent de nonnes et il n'y a pas plus d'hommes en ce couvent qu'il n'y a de femmes dans le *Jongleur de Notre-Dame*. Ce rapprochement s'impose, bien qu'il ne soit pas avantageux pour la pièce nouvelle ; pour ne parler que du livret, celui de M. Léna présente une invention, une nouveauté qui manquent à celui de M. Forzano. Mais il y a beaucoup de fraîcheur, et de grâce dans les conversations des nonnes entre elles, il y a une certaine majesté dans le récit de la Princesse venant apprendre à Angelica que ses parents sont morts et aussi cet enfant à cause duquel elle fut enfermée en ce couvent. La jeune femme, volontairement, meurt et, en mourant, elle obtient le pardon de la Vierge Marie qui incline doucement la tête comme elle le fait après les délicieuses jongleries du héros de Massenet.

M^{lle} Della Rizza fut très applaudie dans ce rôle ;

elle a une belle voix, de la flamme, de l'autorité. Après être morte dans cette pièce et avec beaucoup d'émotion et de beaux cris maternels, elle sut, dans la pièce suivante, faire preuve de malice et de grâce, de façon à évoquer à nos yeux la silhouette de M^{lle} Ed. Favart, montrant ainsi un talent complet, préparé aux rôles les plus complexes et, par conséquent, les plus difficiles.

C'est une bouffonnerie qui achève le tryptique et c'est là qu'à mon avis les qualités de M. Puccini se font le mieux apprécier. Je n'ai pu entendre toute la partition, mais j'ai apprécié à sa haute valeur la façon dont le musicien a animé le savoureux conte italien et l'esprit avec lequel il a présenté ces gens qui pleurent autour du lit de leur parent défunt, allumant et soufflant les cierges suivant qu'ils pensent hériter ou non, enfin joués par Gianni Schicchi qu'ils appellèrent à l'aide et qui leur propose de fabriquer un faux testament. Leur adhésion acquise, Gianni leur rappelle que la loi de Florence est aussi terrible pour le complice d'une telle supercherie que pour son auteur et, sûr de leur silence, il écrit au nom du défunt un testament par lequel il se lègue à lui-même toute la fortune. En écoutant cette partition robuste, plaisante, sonore, on regrette une fois de plus de voir musiciens et directeurs nous mesurer avec tant de parcimonie ces spectacles dans lesquels l'attendrissement amoureux s'efface un peu pour faire place à ce qui se pique d'être gai, agréable ou franchement divertissant. La musique pleure plus aisément qu'elle ne rit mais, sans prétendre à la verve bouffonne, elle peut sans déchoir sourire et même rire.

Au service de ces trois actes, M. Gunsbourg a mis une belle troupe italienne en tête de laquelle brillent M^{les} Della Rizza et Borina, M. Smirnoff, ténor à la voix chaude et prenante, MM. Dinigilly, Badini, Chalmin, Georgewiky, Ceresole. Il les a encadrés dans de beaux décors, celui de la première pièce et très compliqué et très curieusement planté. La mise en scène est tout à fait adroite, en particulier dans *Schicchi*, qui n'était pas commode à présenter sans lourdeur.

Marcel FOURNIER.

LES LIVRES

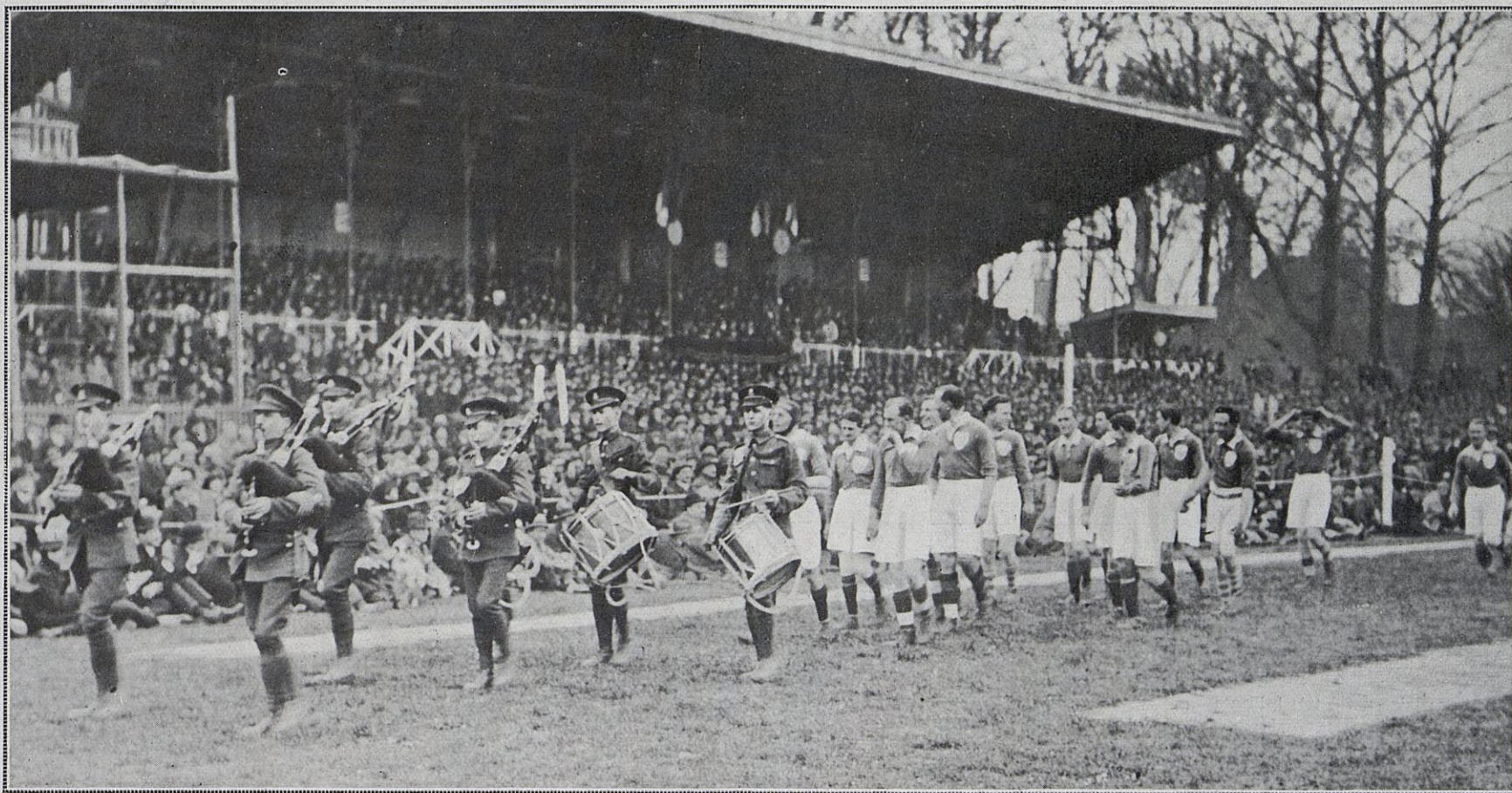
SAMUEL BUTLER : Conférence de M. Valéry Larbaud. (*Les Cahiers des Amis des Livres*.)

Ecrivain délicat et philosophe pénétrant, M. Valéry Larbaud a fait connaître au public l'œuvre de Samuel Butler, une des fleurs les plus curieuses du parterre d'Epicure. Très heureusement dans une conférence documentée et particulièrement attachante, le traducteur qui vécut quatre années d'intimité presque quotidienne avec le dernier représentant de la morale utilitaire anglaise, en résume les idées directrices et fixe avec précision la place qu'il occupe dans l'Histoire de la Philosophie.

Selon M. Larbaud, il y aurait entre Butler et Epicure de curieuses ressemblances et les deux morales se donnant la main, grâce au *Novum organum* seraient les sœurs de la même Idée (au sens platonicien de ce mot). Voilà une suggestion intéressante et qui se défend sans effort. M. Larbaud qui connaît Diogène Laërce compare très judicieusement la mathématique du plaisir à l'utilitarisme de Bentham. Le moraliste grec fait des additions et des soustractions « hédonistes », le philosophe anglais comme un banquier de Londres, établit la balance de ses sensations et de ses sentiments. Ainsi la doctrine d'Epicure prônée par Saint Jérôme, continuée par les utilitaristes, modifiée dans son essence par les épicuriens du XVIII^e siècle, s'épanouit largement dans Butler aussi empiriste et aussi sensualiste que son ancêtre grec. Bien semblables restent ces deux philosophes dont l'un avait pour maxime « Cache ta vie » et dont l'autre menait une existence si effacée que sa femme de ménage put lui dire un jour : « Monsieur ne vit pas selon son rang ».

On annonce, pour la semaine prochaine, l'apparition d'un nouveau volume de Jean-José Frappa, l'auteur de *A Salonique sous l'œil des Dieux*, des *Vieux Bergers* et de *l'Idée*.

Ce livre qui ne manquera pas d'éveiller la curiosité du public, aura pour titre : *Makédonia* (souvenirs d'un officier de liaison en Orient.)



Selon une vieille coutume irlandaise, les cornemusiers précèdent les joueurs à leur entrée sur le terrain.

LA FRANCE VICTORIEUSE DE L'IRLANDE EN FOOT-BALL-RUGBY

L'équipe de France de Rugby a disputé son dernier match international le samedi 9, quinze jours à peine après la brillante rencontre France-Angleterre. Les exigences du calendrier avaient obligé à fixer la date de la réunion un samedi ; bien que le jour ne fût qu'à demi-férié la foule vint à peine moins nombreuse envahir les tribunes qui entourent le terrain de Colombes. Comme il est d'usage maintenant, plusieurs notabilités assistaient au match : M. Gaston Vidal, sous-secrétaire d'Etat, le général Serrigny, etc.

Après sa belle performance contre l'Angleterre, la France était nettement jugée capable de triompher de l'Irlande qu'elle avait déjà réussi à battre chez elle l'an dernier. Cependant notre équipe subit en dernière heure de si importants changements que ses partisans les plus convaincus en éprouvèrent quelques craintes ; en effet les lignes arrières furent profondément modifiées par l'introduction de trois hommes nouveaux dans la ligne de trois-quarts, de plus l'arrière Clément qui avait été si remarquable contre l'Angleterre étant indisponible fut remplacé par Lasserre qui avait brillé autrefois à ce poste mais était surtout réputé comme un avant de grande classe ; par contre, les huit avants qui avaient soutenu si magnifiquement la bataille le Lundi de Pâques se retrouvaient au complet.

De fait ce furent eux qui gagnèrent le match. Leurs adversaires directs se montrèrent tout d'abord aussi déterminés qu'eux-mêmes et bien que battus en mêlée conduisirent des attaques fort dangereuses pour nos buts. Puis peu à peu dominés dans toutes les phases du jeu, les avants irlandais, à la fin du match à bout de souffle,



Une belle touche courte aux 22 mètres français.

durent laisser échapper la victoire qu'un instant ils avaient pu espérer.

Le premier essai est à l'avantage de l'Irlande réussi sur une belle percée du 3/4 centre Stevenson ; le but assez difficile est réussi : 5 points à l'Irlande. La France nullement découragée se maintient longuement sur les buts irlandais et après plusieurs attaques manquées, notre demi de mêlée Piteu réussit à pénétrer dans les buts adverses avec le ballon, Crabos réussit le but ; à la mi-temps la France et l'Irlande sont donc à égalité.

Dans la seconde mi-temps l'Irlande est de nouveau la première à marquer un essai, de nouveau transformé : 10 points à 5. Aussitôt après la France commence à prendre l'avantage décisif sur les adversaires fatigués par la vitesse et l'activité du jeu. Un très bel essai est marqué par nos trois quarts et le but étant réussi, nous voici de nouveau à égalité avec l'Irlande 10 à 10. La bataille est gagnée, car nos avants ont conservé beaucoup plus de ressources que leurs adversaires, ce sont eux qui obtiennent notre troisième essai, marqué par Cassayet qui fut un des meilleurs hommes sur le terrain. Crabos une fois de plus réussit le but, de même qu'il réussira le 4^e but de notre 4^e essai marqué dans les dernières minutes de la partie, sur une remise en touche de Piteu à Boubée, et ce ne sera pas le fait le moins sensationnel de cette rencontre que sur les 6 essais marqués de part et d'autre — et quelques-uns en position peu favorable — tous ont été transformés en buts.

La France est victorieuse par 20 points à 10, et termine ainsi brillamment sa saison internationale de rugby en obtenant dans le classement des 5 nations la 2^e place *ex-aequo* avec le Pays de Galles mais avec plus de points marqués à son avantage. M.



Le premier essai irlandais. Le trois-quart Stevenson a traversé en crochant les lignes françaises : arrêté enfin, il va passer le ballon à son voisin de gauche qui marquera l'essai en franchissant la ligne blanche des buts.



Un "dribbling" irlandais. A la sortie d'une mêlée : un avant irlandais est parti emmenant le ballon au pied ; il est arrêté dans son action par un avant français et l'arrière français qui accourt dégagera son camp.



MM. Millerand et Barthou arrivent au Concours Hippique.



Le Ministre de la Guerre remet des récompenses aux lauréats du championnat du cheval d'armes.

LES SPORTS

Cette semaine a été très brillante au point de vue sportif.

Le concours hippique avait ouvert ses portes et retrouvé son animation d'antan ; championnat du cheval d'armes, épreuves de dressage, conduite des chevaux de trait attelés, présentation de poneys de polo, le programme était touffu et varié.

Le traditionnel défilé des attelages à quatre réunissait six voitures impeccables.

Le Président de la République assistait au carrousel militaire du 8, entouré des maréchaux Lyautey, Franchet d'Espèrey, et de nombreux généraux. Le quadrille de Saint-Cyr, la reprise de haute-école de Saumur, les manœuvres de batteries attelées ont eu leur succès coutumier.

Les épreuves difficiles des prix du Rhin et de la Revanche ont été gagnées par *Capricieux*, au lieutenant Auriol du 19^e dragons et *Manouba*, lieutenant Fablet, du 18^e escadron du train.

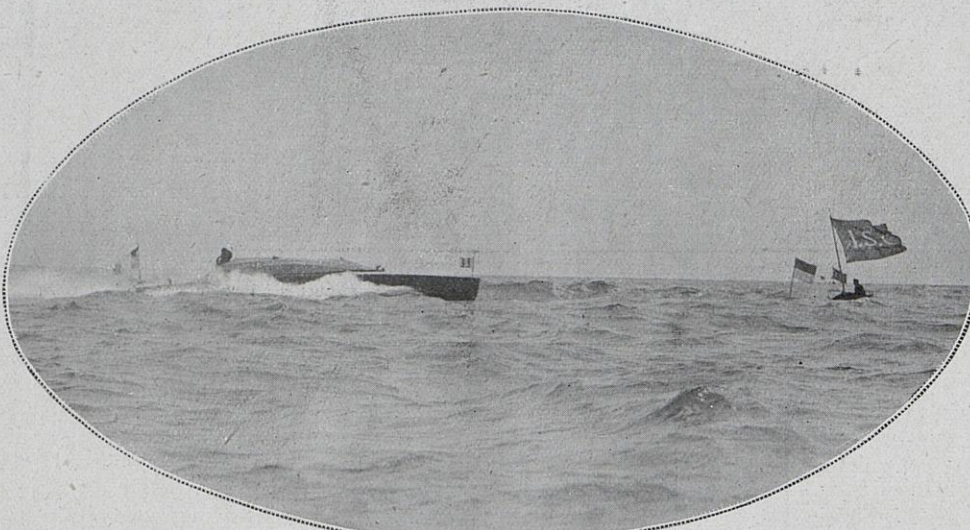
Le prix de la Coupe, épreuve capitale du concours, réunit 37 concurrents, tous excellents sauteurs. Le premier prix échu à *Irene*, à M. Marcel Rousseau.

Pendant ce temps, le meeting de Monaco, contrarié quelque peu par une mer houleuse, n'en poursuivait pas moins ses classiques courses. Quelques résultats : épreuve des 50 kilomètres pour racers et cuiseurs : Nieuport I, en une heure. Prix international du Sporting-Club (25 kil.) : Nieuport II.

Prix Monaco : Nieuport I. Prix Louis Forest (handicap 25 kil.) : Nieuport I.

Le prix de la Méditerranée (handicap de 37 kil. 500) a été enlevé, dans un style excellent et par un temps admirable, par *Excelsior XVIII*, à M. Théo Clarke ; le prix des Alpes maritimes est revenu à Nieuport I.

Myosotis s'est dédommagé en s'attribuant le prix de l'Omnium, par fai-



En haut : Au Meeting de Monaco, un canot va doubler une des bouées de repérage.
En bas : Le Concours de pêche au « lancer » sur la Seine.

tement couru (handicap ouvert à toutes les séries, sur 50 kilomètres).

Le Nieuport a couvert un tour à plus de 65 kilomètres de moyenne, ce qui est le record du meeting.

Revenons à Paris.

La traversée de la Seine, ramée, entre le pont National et le pont Mirabeau, avait amené dimanche cent mille curieux sur les quais.

La grande course de huit rameurs a été gagnée par l'équipe de l'Encouragement, en tête des sept concurrents, après une lutte très disputée. On sait que cette équipe est composée exclusivement d'élèves de l'Ecole Polytechnique. Le temps a été de 37 minutes 39 secondes.

Les épreuves de canots indépendants sont revenues à Couturier, Robineau et Bargas.

La Société nautique de la Marne a battu facilement le Cercle Nautique de France et la S. N. du Loiret dans les épreuves en yole de mer à quatre.

Cette randonnée mouvementée eût bien dérangé, la veille, les pêcheurs à la ligne qui avaient organisé, au quai des Célestins, un concours démonstration de pêche-sportive. Il comprenait l'immersion d'alevins de carpes, un lancer de mouche et un lancer de moulinet à distance.

Lepère nous a montré autrefois au même endroit des pêcheurs plus paisibles, mais qui, comme M. Jourdain, faisaient du sport sans s'en douter.

A Nice se dérouleront, du 15 au 24, les épreuves du concours hippique international militaire, où 200 chevaux d'officiers vont se partager 250.000 francs de prix.

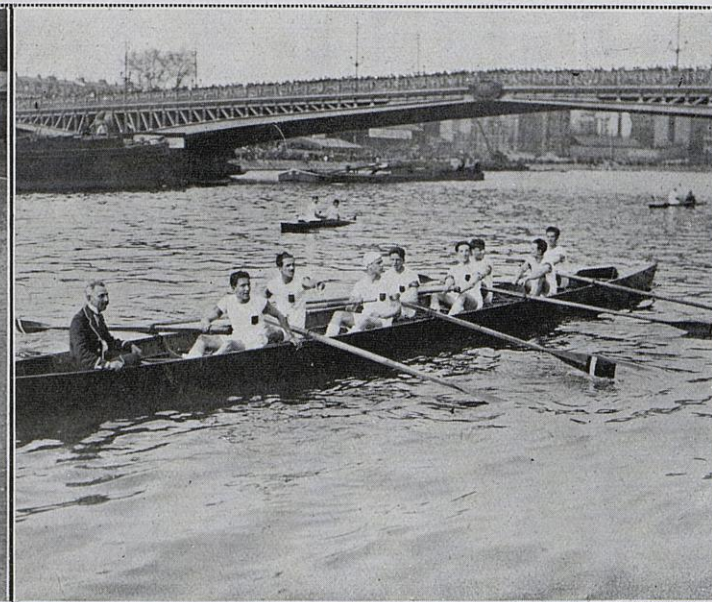
La rencontre annuelle de rugby Paris-Londres est fixée au 17, au stade de Colombes.

L'équipe de la Fédération Sportive du Travail a battu, dimanche, au stade Pershing, par 4 buts à 0, l'Union Sportive du Travail de Suisse.

Le Stade Français organise un championnat mondial de tennis sur terre battue. Inscrits : Laurentz, Gobert, et Suzanne Lenglen, qui vient de battre, en deux parties qui ont fait quelque bruit, le roi de Suède et l'ex-roi Manoël.



Les concurrents de la traversée de Paris à l'aviron, passant au Pont de Grenelle.



L'équipe de la Société d'Encouragement gagnante de la course.

LE MONDE FINANCIER ILLUSTRÉ

Les Finances parisiennes et la guerre.

Lorsqu'il parle budget ou finances publiques, le contribuable français n'envisage guère que le budget de l'État ; c'est d'après son montant qu'il suppose les charges qui lui incomberont. Dans l'esprit du contribuable, les taxes levées par les départements, les communes et les établissements publics sont tout à fait secondaires, il semble qu'elles ne comptent guère et lorsqu'il reçoit son avertissement, rarement il songe à établir la discrimination entre les diverses colonnes qui y sont mentionnées « part de l'État, du Département et de la Commune ».

Antérieurement à l'an 1914, les taxes départementales et communales atteignaient déjà un chiffre élevé, près de deux milliards pour l'ensemble du pays, très fréquemment, le nombre des centimes additionnels, au moins dans les grandes villes, doublait le montant des impôts ; dans les communes rurales, le poids des centimes était assez appréciable. Depuis la guerre, la hausse de tous les prix a entraîné une augmentation de dépenses formidable pour les Cités très peuplées et les simples hameaux. Les frais d'entretien des rues, des chemins, des édifices se sont accrus pour les municipalités ; leurs fonctionnaires depuis le secrétaire général de la mairie opulente jusqu'au modeste balayeur des rues ont obtenu des relèvements de traitement variant du simple au quintuple pour celui-ci, du simple au double pour celui-là. Les conseils municipaux ont dû mettre en harmonie recettes et dépenses des budgets de leurs communes ; de là, pour le contribuable français de nouvelles charges qu'il convient de faire entrer en ligne de compte dans l'estimation de son effort fiscal.

Les statistiques générales du ministère de l'Intérieur qui permettraient de connaître le total des impôts municipaux et départementaux perçus en France ne sont point encore parues ; il est donc impossible d'avoir une idée exacte du montant de la surcharge que nous a valu l'agression allemande, mais en s'aidant des rapports sur les projets de budget de la ville de Paris, on peut se rendre compte du formidable accroissement d'impôts qui grèveront dans l'avenir les habitants des centres urbains.

* *

Le budget de la ville de Paris dépassait déjà de beaucoup avant la guerre celui de certains États qui ont cependant joué dans le conflit européen un rôle de premier plan. Il atteignait à peu près le montant de celui de la Belgique tout entière. De 252 millions en 1887, il était passé à 347 millions en 1907 et à 431 en 1914.

Les ressources qui alimentaient ce budget étaient de trois sortes : impôts directs et indirects, mise en valeur du domaine de la ville, exploitation d'entreprises industrielles.

Malgré l'accroissement du budget de 1887 à 1914, la ville de Paris n'avait exigé du contribuable aucune cotisation supplémentaire pour les dépenses de la cité. A part un demi centime créé en 1900, à titre de remplacement des taxes d'octroi supprimées, non seulement le nombre des centimes communaux n'avait pas augmenté depuis 1887, mais il avait même diminué, les quatre centimes spéciaux pour les dépenses de l'enseignement primaire ayant été transformés en centimes généraux de l'État. Quant aux taxes de remplacement d'octroi, les Parisiens n'en avaient payé en moyenne depuis 1901, jusqu'en 1904, que 114 millions alors que sous l'ancien régime, ils auraient dû acquitter en droits sur l'alcool et sur les boissons hygiéniques près de 162 millions. L'ensemble des impôts directs ou indirects perçus au profit de la ville était passé de 174 millions et demi en 1881 à 194 millions en 1907 tandis que la population s'était élevée de 1.988.806 habitants à 2.763.000. La charge communale par tête qui était de 87 fr. 80 en 1881 n'était plus que de 70 fr. 50 en 1907 soit une diminution de près de 20 0/0.

Malgré les accroissements normaux de recettes

provenant de l'augmentation constante de la population parisienne et de la progression des redevances payées par les concessionnaires d'exploitations, le budget de 1914, avait perdu son élasticité de jadis. De 1907 à 1914, la ville de Paris avait vu ses charges s'accroître de 84 millions que le budget avait trouvés en lui-même. La guerre est donc arrivée au moment où une nouvelle orientation financière était devenue inévitable ; les événements qui marquèrent les années postérieures à 1914, nécessitèrent brusquement l'adoption de méthodes absolument nouvelles et renversèrent toutes les doctrines jusqu'alors admises en matière budgétaire.

Un budget municipal se décompose en deux parties : le budget ordinaire ou primitif et le budget supplémentaire. La définition du premier n'a pas besoin d'être donnée, quelques mots sur le budget supplémentaire sont au contraire nécessaires. Il comprend en recettes l'excédent de caisse à la clôture de l'exercice précédent, les recettes à recouvrer sur exercices clos et les recettes de l'exercice courant non inscrites au budget primitif. En dépenses, le budget complémentaire comporte les restes à payer des exercices antérieurs ou courant et les dépenses nouvelles non prévues au budget primitif. La guerre, sans changer au fond la nature du budget supplémentaire, lui a donné cependant un aspect nouveau car on y a incorporé la majeure partie des dépenses extraordinaires motivées par les besoins exceptionnels que chaque minute fit surgir, dépenses dont il n'est pas fait état au budget primitif.

Ces deux documents se complètent et pour avoir l'état réel des recettes et des dépenses d'un exercice, il convient d'ajouter aux dépenses primitivement prévues celles qui figurent au budget additionnel. Il en est de même pour les recettes. Les deux tableaux ci-après font connaître la situation financière de la ville de Paris depuis l'année 1914.

BUDGET PRIMITIF.

Années	Recettes totales.	Dépenses totales.
	en chiffres arrondis,	en millions.
1914 ..	432	432
1915 ..	433	448
1916 ..	434	455
1917 ..	357	459
1918 ..	380	566
1919 (1)	478	636
1920 ..	573	1.077
1921 ..	1.013	1.183

Autant que l'on peut en juger par suite de la confusion de toutes les dépenses, qu'elles soient normales ou non, le déficit des budgets supplémentaires de la ville de Paris se chiffre ainsi :

Années.	Budget supplémentaire.
	(Déficit en millions).
1914	53
1915	60
1916	77
1917	11
1918	122
1919	132
1920	310

La distribution des premières allocations militaires effectuée avant l'organisation de celles de l'État, les secours de chômage, la constitution de stocks de denrées, l'élévation générale des prix de toutes choses, les augmentations de salaires des ouvriers de la ville et des traitements de ses agents des classes les plus diverses ont contribué à accroître le chiffre des dépenses. Les moratoria et l'exode d'une partie de la population parisienne au cours des années de guerre proprement dites, la diminution du nombre des étrangers ont influé sur les recettes quelle que soit leur nature : octrois,

(1) D'après les prévisions établies par les rapporteurs des budgets de 1919, 1920, 1921.

impôts directs, redevances et loyers à encaisser. La ville de Paris a donc dû avoir recours tout d'abord à des moyens de trésorerie pour faire face à ses dépenses extraordinaires ; le Conseil municipal a par la suite prévu l'établissement de nouveaux impôts.

Dans l'état de la législation de 1914, le maximum d'émission des bons de caisse prévus pour les besoins de la trésorerie était fixé à 40 millions. Un décret du 7 novembre autorise la ville à émettre 140 millions de bons municipaux. A dater de cette époque, la politique financière de la ville repose sur les comptes hors budget alimentés par le crédit à court terme. Successivement autorisées par décrets, trois émissions de bons fournirent à la ville 655.447.300 francs jusqu'au milieu de l'année 1916.

Au printemps de 1917, fut entreprise la consolidation des bons. La ville émit des obligations quinquennales pour une somme de 632 millions ; elle put mesurer la puissance de son crédit, car la préférence au droit de souscription ayant été laissée aux porteurs de bons, il ne restait à offrir aux souscripteurs que 202 millions. Les demandes d'obligations quinquennales s'élevèrent à six fois et demie les offres faites.

L'opération ayant été effectuée sur une échelle trop faible, les difficultés de trésorerie se renouvelèrent au lendemain même de cette consolidation temporaire. Force fut de recourir encore à des émissions de bons et de faire appel au Crédit foncier qui avança pour cinq ans une somme de près de 200 millions. Au 1^{er} décembre 1918, la dette flottante de la ville de Paris se chiffrait ainsi :

Bons en circulation	172.412.900
Obligations quinquennales	638.383.500
Emprunt au Crédit foncier ...	198.000.000
Total	1.008.796.400

Au cours de l'année 1919, deux émissions de bons municipaux, pour un total de 283 millions précédèrent un emprunt de 1.500 millions qui s'ouvrit le 5 juin. Cet emprunt avait pour but de consolider la dette flottante de la ville. Il fut couvert plus de 78 fois. Le gouffre béant des finances municipales se creusant toujours, des décrets d'août 1919, et de mai et juin autorisèrent la ville à émettre des bons pour une somme de 448.236.000 francs. Un décret du 26 avril 1920 lui permit d'emprunter 20 millions de dollars au Canada et une loi du 3 mars 1920, autorisa la ville à traiter avec le Crédit foncier pour un emprunt de 400 millions ; dans ce total devait se trouver englobé le prêt antérieur de 198 millions.

Ainsi, au cours de la guerre et postérieurement à l'armistice, la dette de la ville de Paris s'est accrue dans des proportions considérables. Au début de 1914, la dette municipale s'élevait à 2.960.544.162 francs ; à la fin de l'année 1919, tous amortissements réguliers faits par la ville de Paris qui ne se prévalut pas du moratorium, elle était passée à 4.694.012.959. Au cours de l'année 1920, cette dette s'est encore accrue des éléments sus indiqués. La charge des intérêts et de l'amortissement de cette dette, la restauration des finances de la ville de Paris et la nécessité d'équilibrer le budget grèveront lourdement le contribuable de la capitale. On indiquera dans une autre étude les ressources nouvelles par lesquelles la ville compte parvenir à ordonner son budget.

Qu'il s'agisse de l'habitant de Paris ou du plus humble village, le Français n'oubliera pas que la surcharge des impôts municipaux qu'il doit acquitter est le contre coup de l'agression allemande. Les budgets communaux ont triplé ainsi que le budget ordinaire de l'État et des départements. Il ne faut point perdre de vue ces faits lorsqu'on calcule le montant des impôts que nous devons payer et qu'on le compare à celui qu'acquittent nos voisins d'outre-Rhin.

LA SITUATION

Au moment où nous disions : « Occupons Hambourg », le président du Conseil s'apprêtait à prononcer du haut de la tribune du Sénat des paroles décisives.

« Je vous assure que demain, si l'échéance arrivée, l'Allemagne essaye par de nouvelles tergiversations de se soustraire à ses obligations, à ses engagements, c'est une main ferme qui s'abattra sur son collet. » (*Applaudissements unanimes et prolongés.*)

Ces paroles ont retenti profondément dans le pays. A l'heure actuelle, la France se concerta avec ses alliés pour dresser un plan complet de coercition, qui seul peut faire rendre gorge à l'Allemagne.

Hambourg n'apparaît plus que comme un point isolé dans l'espace. C'est tout un ensemble de mesures efficaces qu'envisage le gouvernement, avec la double préoccupation d'atteindre le but d'un seul coup et de rester en complet accord avec nos Alliés.

Quand la lourde et puissante machine se sera ébranlée — dès le deux mai, sans doute — quand les Allemands se seront rendu compte, à moins qu'ils ne l'aient fait avant, qu'il faut enfin s'exécuter — l'Amérique vient de le leur signifier sans ambages de son côté — qu'exigera-t-on de l'ennemi soumis ?

« Tout le traité de Versailles » disent les augures. Un concordat loyal et généreux avait été proposé, à la suite des accords de Paris, au débiteur ; celui-ci ne l'ayant pas accepté à Londres, « il ne reste plus que le traité de Versailles », dit aujourd'hui M. Aristide Briand.

C'est, hélas vrai. Il ne reste plus que le traité de Versailles, et si, occupant les centres géographiques et économiques d'où partent les directives de réalisation, vous voulez l'appliquer intégralement, il est à craindre qu'il faille s'y maintenir pendant cent ans.

La Commission des Réparations évalue les dommages subis par la France à 220 milliards de francs or : la carte à payer s'élève ainsi à près de quatre cents milliards.

Il faudra donc percevoir pendant quatre-vingts ans une annuité minima de cinq milliards de francs or en capital. Si nous y ajoutons les intérêts accumulés à 5 %, l'occupation supplémentaire ne saurait être inférieure à une vingtaine d'années. Or, sans présence militaire effective, pas de recouvrements sérieux. Les Allemands nous l'ont bien fait voir en 1871.

Il s'agit pour nous que les risques et frais de recouvrements ne dépassent pas le principal et les intérêts. Nous ne voulons à aucun prix nous laisser

aller à une illusion sans issue. Nous maintenons donc qu'il faut obtenir de l'Allemagne, bon gré mal gré, un capital de cent milliards de marks or, valeur actuelle, en moins de quinze ans.

Ce n'est possible que si nos ennemis se procurent cinquante milliards par voie d'emprunts extérieurs, en trois ou quatre ans. M. Simons le sent bien, et dans son impertinente réponse de Londres, il n'a pas manqué de l'indiquer.

Mais cette solution ne plaît qu'à moitié à certains de nos Alliés. Il est incontestable que des emprunts allemands solidement gagés (alcool, tabac, charbon, domaines, chemins de fer) rapportant 8 % sont susceptibles de trouver dans des pays à finances appréciées (Angleterre, Etats-Unis, Hollande, Pays Scandinaves, Suisse, Espagne, Amérique du Sud) des souscriptions substantielles.

« Aucune faculté de placement » ont répondu les experts britanniques ou Américains consultés. Pour apprécier ce jugement, il ne faut pas oublier que des opérations financières de cette nature sont susceptibles de gêner le chancelier de l'Echiquier ou même le secrétaire de la Trésorerie américaine. L'horreur de l'Allemand s'est atténuée au-delà des mers ; c'est pour les gouvernements des pays alliés de la France un sujet de préoccupation. « The man of the Street » ne délaisserait-il pas des fonds nationaux pour un emprunt ennemi solidement gagé ?

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que la faculté de placement en Angleterre et aux Etats-Unis a singulièrement dépassé en 1919 et 1920 les chiffres que nous évoquons ici.

Acceptons donc ces renseignements, peut-être trop intéressés, sous bénéfice d'inventaire.

Le gouvernement français n'a pas le droit de négliger le mode de paiement rapide que nous indiquons. Nous savons qu'il ne faillira pas à son devoir. Notre sort est entre de bonnes mains.

Restent les matières premières, charbon, fer, bois, produits azotés, matériel électrique et, nous le répétons, le portefeuille allemand à l'étranger, tous ses biens d'Europe et d'outre-mer, ses entreprises nationales les plus prospères — plus de vingt milliards or de ressources !

Une annuité complémentaire de trois milliards marks or (Conférence de Bruxelles) pendant quinze ans, fera le reste. En 1935, nous devons être débarrassés de ce cauchemar de guerre : faire payer l'Allemand.

L'échéance approche. Nous arriverons par la force, comme on a vainement espéré l'obtenir par la douceur (ligue des nations, etc.), à imposer un forfait.

En dehors du forfait et du paiement rapide, pas de salut.

J. S.



COMITÉ NATIONAL DES CONSEILLERS DU COMMERCE EXTÉRIEUR.
M. E. CLÉMENTEL, ancien ministre, préside la session extraordinaire que le Comité vient de tenir au Musée Social.

Études Financières

BANQUE FRANÇAISE
POUR LE COMMERCE
ET L'INDUSTRIE

La Banque Française pour le commerce et l'industrie est de création récente. Elle fut fondée en 1901, sous la présidence du financier averti que fut l'ancien président du Conseil des ministres Maurice Rouvier.

Cet établissement a été constitué en vue de pratiquer toutes les opérations de banque, commerciales, financières, industrielles, mobilières ou immobilières, en France ou à l'étranger. De ce fait, son activité s'étend aussi bien aux affaires courantes telles que les escomptes ou les avances, qui forment l'objet principal des banques de dépôts, qu'aux opérations d'émissions ou de placements de titres ou de participations, qui sont plus spécialement du domaine des banques d'affaires.

C'est, du reste, aux opérations de cette seconde catégorie que la Banque Française paraissait principalement se consacrer avant la guerre, et, en dehors de sa participation à la plupart des émissions, elle a présidé à la création d'un assez grand nombre de sociétés françaises ou étrangères.

Son activité à cet égard s'est, comme on le conçoit, très ralentie pendant la guerre; mais depuis 1918, elle a constitué, soit seule, soit en collaboration avec d'autres établissements, diverses entreprises de nature assez variée.

Citons notamment:

La Société *Les Réassurances*, fondée de concert avec la Banque de Paris et des Pays-Bas, et destinée à exploiter un domaine dont les entreprises étrangères s'étaient fait une sorte de monopole;

La Société *Fours à coke et installations métallurgiques*, qui a repris d'industriels belges divers brevets et procédés en vue de leur application en France et dans les pays d'influence française;

L'*Union Européenne industrielle et financière*, qui a pour but de développer l'influence de la métallurgie française à l'étranger et notamment en Europe centrale.

Une opération analogue réalisée au cours du dernier exercice mérite aussi une mention particulière.

On sait que la compagnie d'exploitation des Chemins de fer orientaux, qui exploite en Grèce et en Turquie un réseau d'une longueur actuelle d'environ 500 kilomètres et qui avait été créée avec des capitaux français, était passée aux mains de financiers allemands et autrichiens. En collaboration avec d'autres établissements de banque et quelques industries importantes, la Banque française a acquis des actions de cette compagnie en nombre suffisant pour s'en assurer le contrôle.

On s'est demandé — et un actionnaire, au cours de la dernière assemblée générale, a cru devoir poser à ce sujet une question au conseil — s'il convenait véritablement d'engager des capitaux français dans des entreprises étrangères qui pourraient, en certaines circonstances, être utilisées comme instrument de lutte contre notre pays.

C'est toute la question des placements à l'étranger qui se trouvait soulevée une fois de plus. Nous n'avons pas l'intention de l'examiner au cours de cette étude. Bornons-nous à rapporter que le conseil d'administration de la Banque Française, par l'organe de son Président, a cru pouvoir assurer à l'assemblée des actionnaires que l'opération dont il venait d'être rendu compte avait été, en haut lieu, considérée avec faveur, et qu'au point de vue des intérêts du pays, comme de ceux de la banque, il était permis d'en attendre d'heureux résultats.

Comme un certain nombre d'autres établissements de crédit, la Banque Française, aussi bien pour accroître ses moyens d'action qu'en vue de renforcer les garanties qu'elle offre à sa clientèle et ses correspondants, a porté, en juin dernier, le montant de son capital de 60 à 100 millions de francs, par l'émission de 160.000 actions nouvelles de 250 francs, offertes aux actionnaires au prix de 270 francs.

Les deux derniers bilans de la Banque française, tels qu'ils se présentent après l'affectation des bénéfices de l'exercice, sont comparés dans le tableau ci-dessous.



M. Maurice Rouvier, Fondateur de la Banque française pour le Commerce et l'Industrie.

	31 juillet 1919	31 juillet 1920
	En milliers de francs.	
—		
ACTIF		
—		
Actionnaires (A verser sur actions nouvelles).....		30.000
Espèces en caisse et banque ...	40.833	154.569
Bons de la défense	147.581	253.264
Portefeuille effets	38.614	82.678
Reports	3.991	3.184
Comptes courants débiteurs....	39.700	84.646
Débiteurs par acceptations ...	3.033	8.469
Avances sur garanties	10.636	24.856
Comptes divers	4.729	3.103
Opér. de change à terme garanties	35.264	50.705
Rentes, actions et obligations .	24.200	23.730
Participations financières.....	3.308	6.137
Immeubles	10.000	10.000
Total	367.889	735.341
PASSIF		
Capital	60.000	100.000
Réserve statutaire.....	3.381	3.751
Réserve diverses	9.200	13.600
Effets à payer et acceptations .	7.652	23.549
Comptes courants à vue.....	197.618	476.820
Comptes courants à échéance..	39.870	48.863
Comptes divers	13.218	15.742
Opérations de change garanties	35.264	50.705
Bénéfices reportés	1.686	2.311
Total	367.889	735.341

Observons au préalable qu'en dehors des modifications quotidiennement apportées par les opérations courantes aux divers chapitres du bilan, l'appel auquel il a été procédé, en août dernier, du solde à verser sur l'augmentation du capital, a fait disparaître de l'actif le chiffre de 30 millions inscrit au débit des *Actionnaires*. Par suite, une somme égale s'est trouvée, en fait, ajoutée au poste *Espèces en caisse ou en banque*.

Dans ces conditions, les ressources immédiatement réalisables de la Banque Française se trouvent comprendre 185 millions d'espèces ou de soldes à vue dans les banques, qui doivent tout d'abord être augmentés de la presque totalité des 253 millions de bons de la défense nationale portés au bilan; ces bons peuvent, en effet, être escomptés à la Banque de France, ou, tout au moins, dans le cas où ils seraient à plus de trois mois d'échéance, donnés en garantie d'avances s'élevant à 80 % de leur valeur. Au chiffre d'au moins 420 millions auquel on arrive ainsi, viennent aussi s'ajouter la majeure partie des effets du Portefeuille (82 millions), ainsi que, dans un très bref délai, une certaine fraction des postes « Comptes courants débiteurs », « Débiteurs par acceptations » et « Avances sur garanties ».

On voit qu'on obtient un total de disponibilités qui, s'il n'atteint ou même ne dépasse pas 500 millions, ne peut rester sensiblement inférieur à ce chiffre.

Or, si l'on ajoute au chapitre du passif « Comptes courants à vue », qui s'élève à 476 millions, une dizaine de millions correspondant au chiffre maximum des effets à payer et des impôts à échéance devenant exigibles à bref délai, et 3 millions et demi de dividendes et tantièmes à régler inclus dans le poste *Comptes divers*, on obtient un total d'exigibilités à court terme de 490 millions au plus.

La Banque Française paraît donc en mesure de faire face en toutes circonstances à ses engagements, son « coefficient de liquidité », c'est-à-dire le

rapport de ses disponibilités à ses exigibilités à court terme, s'élève au niveau de 100 %

Bien que la Banque Française, comme, d'ailleurs, la plupart des établissements de banque, ne fournisse que des indications très sommaires sur les résultats de ses opérations, le compte des profits et pertes du dernier exercice donné par le compte rendu annuel permet quelques constatations qui méritent d'être retenues.

Des bénéfices bruts, qui se sont élevés à 15.582.000 francs, il a été retranché, outre les frais généraux, soit 5.480.000 francs, les frais d'augmentation de capital, qui ont atteint 2.704.000 francs. Le dernier exercice a donc été grevé d'une charge que n'auront pas à supporter les exercices suivants: si l'on observe que cette charge s'élève à 17 francs par action nouvelle, soit à un chiffre presque voisin du dividende de 20 francs mis en distribution pour les actions anciennes, on en conclut que le seul fait de sa disparition serait presque suffisant pour permettre à la Banque Française d'attribuer aux actions nouvelles comme aux actions anciennes, pour l'exercice en cours, un dividende égal au précédent.

Mais d'autres circonstances conduisent à penser que les bénéfices nets de la Banque Française présenteront, pour l'exercice en cours, un accroissement assez important pour que le chiffre du dividende n'ait pas à subir de réduction, bien que le nombre des actions à rémunérer soit passé de 240.000 à 400.000.

L'augmentation de capital ayant eu lieu à la fin de l'année 1919-1920, celle-ci n'a bénéficié que dans une mesure insignifiante du revenu des sommes apportées par les actionnaires. Les produits de l'année 1920-1921 seront, au contraire, renforcés du montant de ces revenus, qui peuvent être estimés à 2 millions et demi au bas mot, ainsi, d'ailleurs, que des intérêts des prélèvements de prévoyance effectués lors de la dernière répartition des bénéfices.

D'autre part, un coup d'œil jeté au tableau comparatif des deux derniers bilans montre que les dépôts sont passés de 237 millions au 31 juillet 1919 à 525 millions au 31 juillet 1920; l'ampleur ainsi prise par les opérations de la Banque pendant l'exercice 1919-1920 ne produira tous ses effets que pour l'exercice en cours.

Cependant, il ne faudrait pas oublier qu'aux époques de crise commerciale, les résultats financiers des banques risquent de se trouver défavorablement influencés à la fois par le ralentissement des affaires, par la baisse des valeurs constituant le portefeuille de l'entreprise, et, enfin par les défaillances qui se produisent trop souvent parmi les commerçants ou les industriels à qui la banque a prêté son concours.

Assurément, il n'y a pas lieu de supposer que la Banque Française se trouve particulièrement exposée à ces éventualités: il est même très vraisemblable qu'elle offre, à cet égard, plus de garanties que certaines entreprises du même genre. Mais encore convient-il de ne pas se refuser à priori à prendre en considération les risques propres à l'heure présente.

A l'Etranger

LETTE DE LONDRES

LA GRÈVE ET LA SITUATION FINANCIÈRE

Londres, le 14 avril 1921.

Beaucoup de financiers s'accordent à penser, avec plus ou moins de raison, que, après le règlement du conflit minier le rétablissement de la paix industrielle et la possibilité de trouver de l'argent à bon marché, le pays pourra de nouveau avoir toute confiance dans sa renaissance économique.

Il est possible que les difficultés actuelles se changent par la suite en une ère de prospérité. Mais les événements d'aujourd'hui auront probablement des conséquences sérieuses sur les recettes nationales, tout au moins pendant la première partie de l'année. L'impôt sur le revenu, la taxe sur les bénéfices de guerre (dont il reste un arriéré à percevoir), les douanes, les impôts indirects, les recettes provenant de la vente des stocks de guerre subiront forcément les effets de la crise. Des expériences antérieures permettent également de croire que la déflation des prix des marchandises en souffrira fortement.

Si les recettes diminuent le Trésor devra faire appel, plus qu'il n'avait été prévu, aux avances temporaires, et ainsi recommencer sa politique d'inflation. De plus, l'aggravation des difficultés industrielles ne manquera pas de retarder la réduction de la Dette ; cet ajournement ne peut être effectué que sur une petite échelle, à moins qu'on n'ait recours à de nouveaux emprunts.

Mais il est à craindre que la politique qui tend à faire face aux charges nées de la guerre par les emprunts et l'inflation plutôt que par de lourds impôts vienne à prévaloir, par suite de l'aggravation de la situation économique. Il faut espérer que le gouvernement sera assez fort pour résister à cette pression.

C'est avec calme que la Cité assiste à la grève des mineurs. Les devises étrangères se sont naturellement un peu améliorées par suite d'un nouveau resserrement possible des exportations, et d'une réduction des frets britanniques. Certains attribuent à la gravité de la situation industrielle le fait que le taux de la Banque n'a pas été réduit jendi dernier.

Le Stock Exchange comptait sur une reprise des affaires avec la nouvelle année financière ; mais la crise ouvrière vient pour le moment d'éloigner ses espérances. Toutefois, dans tous les compartiments de ce marché, on n'a pas à noter les ventes précipitées par où se manifeste, en période de crise, la diminution de la confiance publique. Les vendeurs et les acheteurs se réservent, et attendent, comme ils l'ont fait si souvent, que la situation se soit éclaircie ; aussi les affaires sont très calmes.

L'arrêt de la production houillère a eu pour conséquence un fléchissement des cours de la plupart des valeurs ; mais cette baisse est plus préventive que forcée. Du reste, quelques acheteurs en ont profité, et malgré la rareté des offres, une certaine reprise est à enregistrer pour certaines valeurs.

LE COMMERCE EXTÉRIEUR EN MARS

Le commerce extérieur pendant le mois de mars a donné des résultats qui sont moins mauvais que ce que l'on pouvait craindre en raison de la situation industrielle.

Le total des exportations, qui est de 75.696.966 de livres, n'est inférieur que de 600.000 livres à celui du mois de Février. Les importations accusent une moins value de 3 1/4 millions de livres sur le chiffre de Février. Leur total est de 93.741.654 de livres. L'excédent des importations pour les marchandises a été de 18 millions de livres au mois de mars, contre 46 millions en 1920, et pour le trimestre se terminant le mois dernier de 53 millions de livres contre 160 millions en 1920.

Cette amélioration de la balance commerciale est bien accueillie par le monde de la finance. Mais, il est à prévoir que la grève actuelle affectera sérieusement les exportations anglaises pendant le mois en cours.

LES PRIX DES PRINCIPALES MARCHANDISES

Le fléchissement des prix de gros des marchandises a été moins accentué au mois de mars que pendant les mois précédents. L'Index Number de l'Economist qui était tombé de 500 points par mois n'a diminué, que de 79 points pendant le mois de février. De plus, les variations ont été bien plus irrégulières que pour les mois précédents, toutes les marchandises subissant une baisse profonde. Le total de l'Index est ainsi ramené à 5097. L'Index était de 5924 à la fin décembre, 8352 il y a un an, le plus haut point atteint, et 6212 au moment de l'armistice. L'Index pour le mois de mars est le plus bas qui ait été enregistré depuis le mois de février 1917.

La baisse la plus importante atteint surtout les minéraux qui jusqu'ici avaient assez bien résisté. Dans les autres groupes, à l'exception des céréales et de la viande, le fléchissement est plus ou moins accentué. On suivra ce mouvement depuis l'armistice dans le tableau ci-dessous, où le chiffre 100 est pris pour base au mois de novembre 1918 :

FIN	Céréales et Viandes	Autres Denrées	Textiles	Minéraux	Divers	Total
Nov. 1918	100	100	100	100	100	100
Mai 1919	100	100	81	94	93	92
Sept. 1919	168	104	107	116	97	106
Déc. 1919	112	113	131	126	104	118
Mars 1920	117	116	161	138	123	134
Août 1920	111	118	136	144	112	124
Sept. 1920	117	119	128	145	110	123
Oct. 1920	121	115	104	145	104	116
Nov. 1920	115	111	89	139	96	106
Déc. 1920	104	103	69	134	92	95
Janv. 1921	100	102	64	125	87	90
Fév. 1921	91	99	56	116	82	83
Mars 1921	94	93	56	111	81	82

Les textiles restent inchangés pour la première fois depuis plusieurs mois.

États-Unis

LES RÉSULTATS FINANCIERS DE QUELQUES INDUSTRIES

Les rapports annuels publiés à la fin mars par plusieurs sociétés industrielles importantes ont causé quelques agréables surprises. En effet, ils prouvent que, pour de nombreuses entreprises, l'année 1920, surtout pendant le deuxième semestre, n'a pas été aussi défavorable qu'on le croyait tout d'abord.

Ainsi les résultats obtenus par la Steel Corporation sont des plus significatifs. Malgré la crise qui a sévi dans l'industrie de l'acier, et malgré que cette corporation ait adopté les prix fixés par l'Industrial Board du ministère du Commerce au mois de mars 1919 au lieu d'élever les siens, comme l'ont fait la plupart des industries similaires non rattachées à la corporation, les recettes brutes en 1920 marquent un progrès notable. Leur total est de 1.755.477.025 de dollars, soit une augmentation de plus de 11.000.000 de dollars sur le chiffre record atteint en 1918. Les bénéfices nets, après paiement des dépenses et des impôts de guerre, se sont élevés à 185.095.359 dollars, soit presque 33 millions de dollars de plus qu'en 1919. Déduction faite de toutes les charges habituelles, et des dividendes privilégiés, il reste un solde disponible et applicable aux 508.302.500 de dollars d'actions ordinaires de 84.474.550 de dollars, soit 16.62 dollars par action, contre 51.547.905 dollars et 10,14 dollars par action en 1919 et 100.087.700 de dollars et 19,69 dollars par action en 1918. Après la répartition des dividendes, l'excédent se chiffre par 59.059.425 de dollars, soit une augmentation sur l'année précédente de 32.899.645 de dollars. Réserve faite des 30 millions de dollars pour les besoins de la corporation, le chiffre net reporté comme bénéfice non réparti pendant l'année est de 29.059.425 millions de dollars. L'Actif au 31 décembre s'élève à 752.702.818 de dollars y compris les fonds d'amortissement et de réserve. Le Passif se totalise par 156.745.195 millions de dollars, en laissant à la fin de l'année un capital productif de 595.957.623 de dollars, soit une augmentation de 25.969.365 de dollars.

On peut citer également les résultats obtenus par la Bethlehem Steel Corporation. Les recettes nettes de cette Société, après paiement des frais et des impôts, s'élèvent à 14.458.835 de dollars laissant, déduction faite des dividendes privilégiés, 18,40 dollar par action pour les séries A et B contre 19,90 dollars en 1919.

Le total brut des ventes pour cette Société qui est de 274.431.236 de dollars est un peu inférieur à celui de 1919. Mais l'excédent pour l'année est supérieur de 8.022.175 de dollars aux résultats obtenus pendant les deux années précédentes, après paiement des dividendes privilégiés.

Pour la Diamond Match Company, les revenus nets de l'année dernière, après déduction des frais et des impôts, se sont élevés à 2.147.301 de dollars équivalant à 12.65 dollars par action sur les 16 millions 965.100 de dollars du capital, alors qu'il avait été rétribué 12,81 dollars en 1919.

Le bilan de l'American Radiator Company montre que les bénéfices nets, soit 3.367.717 de dollars, laissent, après paiement des dividendes privilégiés, 22,87 dollars par action sur les 13 millions 806.225 de dollars du capital contre 23,01 dollars par action en 1919. Enfin pour l'American Brake Shoe and Foundry Company les recettes nettes ont atteint 2.571.848 de dollars, soit 12,86 dollars par action après paiement des dividendes privilégiés.

On pourrait encore donner de nombreux exemples montrant les résultats favorables obtenus par d'autres grandes sociétés ; toutefois, quelques-unes accusent un déficit important.

Allemagne

L'EXPLOITATION DES P. T. T.

Le tarif des postes et des télégraphes vient d'être encore augmenté. Pour l'intérieur les lettres sont taxées à 60 pfennigs, les correspondances étrangères sont affranchies à 120 pfennigs. Dans les deux cas ce nouveau tarif est supérieur de six fois à celui d'avant-guerre ; mais évalué en or, il n'est que doublé. Toutes les autres taxes postales ont été élevées, il en est de même pour les télégrammes pour l'intérieur ou pour l'étranger.

Une note officielle essaye d'établir les causes du déficit du budget des postes et télégraphes estimé à 3 milliards, alors qu'en 1912 cette exploitation accusait un excédent de recettes de 93 millions 600.000 marks. En plus de l'augmentation importante des salaires et des traitements, le matériel a atteint des prix formidables, la hausse la moins importante qui ait été enregistrée étant de 830 %, alors que la plus élevée se chiffre par 3.900 %.

L'EMPLOI DES CAPITAUX

Le chiffre des placements effectués au mois de mars a été moins important que dans les mois précédents. Dans l'industrie, suivant des informations provenant d'une banque de Berlin, le capital souscrit n'a atteint que 809.000.000 marks contre 2.393.000.000 marks au mois de février et 1 milliard 551.000.000 en janvier. Si le chiffre de février est plus élevé, c'est à cause des émissions de grandes sociétés comme la North German Lloyd, la Daimler Company, la General Electricity Company, et d'autres sociétés importantes.

La Hamburg America Line, qui a payé son dernier dividende de 10 % pour l'année 1913, a annoncé 8 % pour 1919 et 1920.

Les Sociétés de l'Aniline comprenant la Badische Aniline, la Hochster Farbwerke, la Fried Bayer et quatre autres importantes compagnies s'occupant de teintures, produits chimiques, vont procéder à une nouvelle augmentation de capital. Au mois d'octobre 1919, les Sociétés faisant partie de ce syndicat ont porté leurs actions ordinaires de 383,4 millions à 754,6 millions ; elles ont émis ensuite 301,66 millions d'actions privilégiées. Le nouveau capital sollicité servira, dit-on, à étendre et développer les vastes usines de Leuna (théâtre de l'un des derniers mouvements communistes) et autres entreprises similaires.

LE MARCHÉ DE LONDRES

Pendant la période de clôture qui s'est écoulée entre vendredi dernier et lundi matin, l'allure du Stock Exchange s'est modifiée dans l'espoir d'un règlement du conflit minier. Le marché a donc fait preuve de plus de tenue. Les cours ont en effet marqué une reprise, malgré le petit nombre des affaires traitées. Ainsi le War Loan 5 % progresse de 3/8 de point à 87 5/16, le Funding Loan de 1/2 point à 71 et les Consolidés de 1/4 de point à 48 1/4. Sur le marché des fonds d'Etat étrangers le 5 % français est ferme ; le 5 % japonais et l'emprunt chinois de 1913 s'améliorent aussi ; le 5 % russe est coté à 15.

Les chemins de fer anglais, qui ont été très soutenus, même pendant les moments les plus difficiles de la crise, gagnent encore 1/2 point ou un point. L'allure du marché des valeurs industrielles est bonne ; mais les affaires sont rares. Les textiles et les valeurs industrielles enregistrent une légère reprise.

Les Pétrolifères ont été les plus actives, la Mexican Eagle passe à 5 3/4, la Burnmah à 7 5/16 et la Shell à 4 1/4. Les Kafir s'améliorent un peu à la suite d'achats provenant de l'Afrique du Sud.

Les conditions du marché monétaire sont meilleures ; on déclare dans plusieurs milieux que le taux de la Banque aurait été réduit la semaine dernière si la crise industrielle n'avait pas bouleversé le pays. Ce marché a remboursé à la Banque d'Angleterre les emprunts importants qu'il avait effectués à la fin mars. Ces remboursements neutralisent en partie les effets causés par les paiements importants effectués par le Gouvernement. Le papier est de plus en plus rare.

La déclaration faite lundi soir par Sir Robert Horne, le nouveau chancelier, que les Bons du Trésor pourraient être à nouveau employés comme monnaie à partir du 21 avril, a eu une grosse répercussion et fait prévoir le retour à des conditions normales à Lombard Street.

Les changes étrangers subissent le contre-coup de la grève des mineurs. L'arrêt des exportations britanniques a naturellement fait avancer les devises au désavantage de Londres.

Cette rubrique ne comprend aucune publicité financière.

AVIS FINANCIERS

GROUPEMENT DES HOUILLÈRES
DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS

Le Groupement des Houillères du Nord et du Pas-de-Calais émet un emprunt d'un montant de 800.000.000 de francs, pouvant être porté jusqu'à 1.200.000.000, en obligations 6 % de 500 francs nominal, nettes d'impôts présents et futurs. Les titres de cet emprunt peuvent servir d'emploi aux fonds des incapables, des communes, des établissements publics et d'utilité publique et autres particuliers et collectivités autorisés ou obligés à convertir leurs capitaux en rentes sur l'Etat.

Ces obligations rapporteront un intérêt annuel de 6 % net, soit 30 francs par titre, payable par coupons semestriels les 1^{er} avril et les 1^{er} octobre de chaque année. Échéance du premier coupon : 1^{er} octobre 1921. Elles seront remboursables au pair, en trente ans, à partir du 1^{er} avril 1921, par tirages au sort annuels. Premier remboursement le 1^{er} avril 1922. La Société se réserve le droit d'accélérer les remboursements ou de rembourser ces obligations en totalité ou en partie à chaque échéance de coupons, à partir du 1^{er} avril 1926, moyennant un préavis de trois mois.

Le présent emprunt a pour but de procurer aux Compagnies houillères ci-après désignées les ressources nécessaires à leur reconstitution :

La Compagnie des Mines d'Anzin ; la Compagnie des Mines d'Aniche ; la Compagnie des Mines de Crespin Nord ; la Société des Hauts Fourneaux, Forges et Acieries de Denain et d'Anzin ; la Compagnie des Mines de Douchy ; la Compagnie des Mines de l'Escarpelle ; la Société Houillère de Flines-Raches ; la Société Houillère de Thivencelles ; la Compagnie de Béthune ; la Société Anonyme des Mines de Carvin ; la Compagnie des Mines de Houille de Courrières ; la Société des Mines de Dourges ; la Compagnie des Mines de Houille de Gouy-Servins ; la Société des Mines de Lens ; la Société Houillère de Liévin ; la Compagnie des Mines d'Ostricourt ; la Compagnie des Mines de Vinny et de Fresnoy (Pas-de-Calais) ; la Compagnie des Mines de Vicoigne, Nœux et Drocourt.

En considération des ressources financières qui leur seront ainsi procurées, ces Compagnies se sont engagées, chacune en ce qui la concerne, à effectuer entre les mains du Groupement des Houillères du Nord et du Pas-de-Calais, sur simple demande, au profit et pour le compte de la Société Civile des Obligataires, des versements échelonnés sur trente ans, dont le total aux dates indiquées, couvrira exactement le service de l'emprunt intérêt et amortissement.

En garantie de ce service, le Groupement des Houillères du Nord et du Pas-de-Calais a remis en gage à la Société Civile des Obligataires du présent emprunt les titres des annuités délivrés par l'Etat en application de la loi du 31 juillet 1920 et des lois subséquentes, pour un montant total annuel de 87.178.690 francs, payables au profit des Compagnies houillères susvisées, qui les lui ont préalablement délégués.

Ces annuités seront maintenues en gage pendant toute la durée de l'emprunt, pour un montant égal au service de l'intérêt et de l'amortissement.

Le Groupement des Houillères du Nord et du Pas-de-Calais constituera, de plus, en provision, pour le paiement du premier coupon semestriel de l'emprunt, une somme égale à son montant.

Les engagements faisant l'objet des mentions ci-dessus ne pourront être modifiés sur aucun point sans l'assentiment de l'unanimité des obligataires.

Le prix d'émission est fixé à 480 francs par obligation, payables en souscrivant, jouissance du 1^{er} avril 1921.

La publication de la notice exigée par la loi a été faite au « Bulletin des Annonces légales obligatoires » à la charge des Sociétés financières en date du 4 avril 1921 (n° 14).

ÉCHOS

Mariage.

Nous sommes heureux d'apprendre le mariage de Mlle Simone Mignon Falize avec M. Henri Epeaux. La bénédiction nuptiale sera donnée le jeudi 21 avril en l'Eglise St-Germain l'Auxerrois.

Un de plus.

A joindre à la longue liste des records détenus par le carburateur Zenith, c'est celui qui vient d'établir le record de tourisme Voisin 18 HP, 4 cylindres, 95 x 140 qui a battu le 6 avril le précédent record de Paris-Nice de 1 h. 24 m. 17 s. 4/5 en roulant à l'allure moyenne de 82 kilomètres à l'heure sur un trajet de 940 kilomètres.

Comité national de l'Education physique et sportive et de l'hygiène sociale.

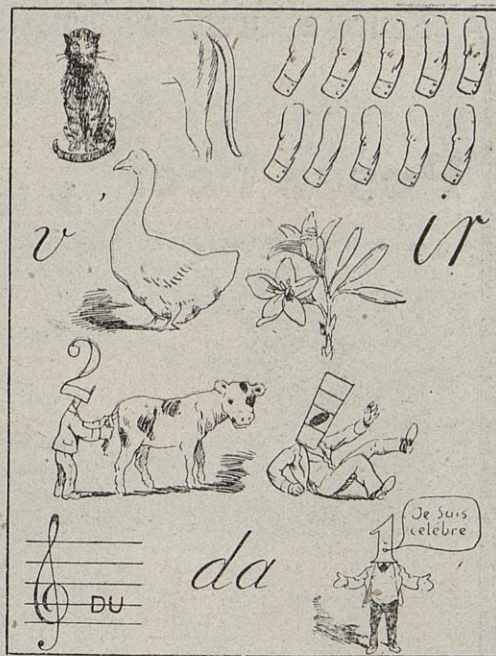
Le Conseil d'administration du Comité national de l'Education physique et sportive, réuni le 7 avril 1921, vote, à l'unanimité, sur la proposition de M. Henry-Paté son président, des félicitations chaleureuses à M. le sénateur Pélisse pour l'activité qu'il a apportée dans l'étude du projet de création de l'Office National et le remercie d'avoir fait adopter par la Commission de l'Armée ce projet si impatiemment attendu par tous les sportifs.

Pour prolonger leurs charmes.

Les femmes coquettes ont toujours cherché à prolonger les charmes de leur jeunesse, rien ne leur est plus facile, le fin *Duvet de Ninon*, de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, Paris, leur donne la fraîcheur, le velouté et la beauté. Le *Sourcilium* se charge de relever l'éclat de leurs yeux, le feu de leur regard, elles ne négligent jamais d'en faire usage quotidiennement, elles le prennent à la Parfumerie Exotique, 26, rue du 4-Septembre, Paris.

Voyages.

A quoi bon voyager ? Ce que nous chercherions c'est l'Orient et ses mirages, et nous l'évoquons aisément en fumant nos cigarettes parfumées par les subtiles essences Bichara, ambre, chypre, nirvana ; le parfum délicat et suave des Charbons d'Esopo fait de nos demeures, des palais enchantés. Bichara, parfumeur Syrien, 10, chaussée d'Antin, Paris. Envoie contre mandat de 17 fr. 60. Six échantillons de ses parfums envoient : Yavahna, Nirvana, Sakountala, Rose de Syrie, etc.



Explication du n° 3302.

Avant qu'il soit longtemps, la France comptera deux maréchaux de plus.

A vend — qu' — il — soie — long Temps — la France — comte — rat — deux mats — réchaud — deux plus.

Solutions justes des rébus du n° 3302.

Odette et Henri, Café du Commerce, Le Luc, Var ; Barulon-Club, Café Bonnet, Romans-sur-Isère ; les Sans-Soucis, Café Henri-IV, Chateaufort ; le Chasseur du Café Terminus, Carcassonne ; les Clapassés du Bar des Colonnes, Montpellier ; les Coiffeurs de la R. H. 1410 ; J. H. B. à Brioude ; Géo-Géo, Brasserie d'Anvers ; Marcel Beutger, Chope du Nord ; Eureka, Brasserie du Lion, Cannes ; les Amis de la Raphaëlle Bonal, American-Palace, Perpignan ; Jeanne Bourbon, à Clamart ; Tapanet, Café de Valence, Valence ; Mimouche à Perpignan ; Crispino e la Comare, Lille ; Halle Zone-Nez ; les Enervés du Café de la Barre à Nevers ; la Truffe du Café du Commerce à Amélie-les-Bains ; René Foy ; Mme Isambert, Café du Commerce, Chartres ; Beussuc, Hôtel Terminus, Decazeville ; les Stratèges du Grand Café, Cérêt ; Mme Suzanne Bona, Bordeaux ; Jo et Luc de la Taverne, Thionville, Moselle ; Alfred Zimmer ; les Gourmets de la Raphaëlle, Grand Bar des Arènes, Nîmes ; Til e Tru, Lille ; Central Hôtel, Thouras ; Alberti, Café du Progrès à Revel ; la Quadrette des Toquards du Café de l'Europe à Vichy ; Carmen Cassagne, Bordeaux ; Mon Oncle du Soufflet ; Lucette Petersen de Phalsbourg ; Le Chasseur, Café de Paris, Amberg ; le Devin d'Agonges ; Galupschik, Café Detton, Angers ; Laure AN ; l'Edipe du Grand Café de France à Vichy ; Marcel R., Grand Café du Commerce, et de Tourny, Bordeaux.

Construction Française

LABOR



CYCLES-MOTOS

La machine LABOR
type Trophée de France
est la monture des jeunes
gens parce qu'elle est

Robuste

Légère

Rigide

Elle a permis à Deman qui seul
montait une Labor de gagner
brillamment Bordeaux-Paris.

:: :: en 1914 :: ::

LABOR 4bis, Boulevard Bourdon
(Neuilly-sur-Seine)

Agents partout

ÉTABL. PUBLICITO. GARCHES (S. & O.)

OFFICIERS MINISTÉRIELS

S'adresser à l'Office Spécial de Publicité pour MM. les Officiers Ministériels :
23, Boulevard des Italiens, Paris.

BIBLIOTHÈQUE DE M. LE COMTE RENÉ DE BÉARN

TROISIÈME PARTIE

LIVRES ANCIENS RARES ET PRÉCIEUX

LA PLUPART DANS DE RICHES RELIURES EN MAROQUIN AVEC ARMOIRIES

OUVRAGES RELATIFS A L'HISTOIRE DE PARIS

DES PROVINCES, VILLES, etc.

FÊTES, ENTRÉES, CÉRÉMONIES, SACRE DES ROIS

BLASON, GÉNÉALOGIE

VENTE HOTEL DROUOT, SALLE N° 7 Les Lundi 25 et Mardi 26 Avril 1921 à 2 heures

Commissaire-Preneur :

M^{re} HENRI BAUDON

10, rue de la Grange-Batelière, 10.

EXPOSITION PUBLIQUE : le Dimanche 24 Avril 1921, de deux heures à six heures.

Expert :

M. Lucien GOUGY

5, quai Conti.

VENTES AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

OBJETS D'ART ET DE TRÈS BEL AMEUBLEMENT

ANCIENS, PRINCIPALEMENT DU XVIII^e SIÈCLE

TABLEAUX ET DESSINS

par Boucher, Fenouil, Fyt, Guardi, Huet, Moreau l'aîné, Robert, Vestier, Watteau, etc., etc.

Pendules — Vases montés en bronze — Sculptures — Etoffes — Tapis

MEUBLES ET SIÈGES DU XVIII^e SIÈCLE

signés de : Cramer, Dumoulin, Dubois, Jacob, Lacroix, Mauter, Riesener, Sené, etc.

IMPORTANTES MOBILIERS DE SALONS EN BEAUVAIS ET EN AUBUSSON

TAPISSERIES ANCIENNES DES XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

TAPISSERIE de Beauvais, d'après BOUCHER

LE TOUT APPARTENANT A DIVERS AMATEURS

VENTE GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, le 21 Avril. — Expositions les 19 et 20.

Commissaire-preneur : M^{re} F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart

Experts : M. M. PAULME, 10, rue Chauchat ; M. G. B. LASQUIN, 11, rue Grange-Batelière.

SUCCESSION DE M. LE PROFESSEUR FÉLIX GUYON

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT DU XVIII^e SIÈCLE ET AUTRES

Falences — Porcelaines de Chine — Sculptures — Pendules — Bronzes

Sièges et Meubles — Mobilier de Salon en ancienne tapisserie

TAPISSERIES AU POINT — TAPISSERIES DES FLANDRES

TABLEAUX ET DESSINS ANCIENS ET MODERNES

VENTE après décès Hôtel Drouot, salles n°s 9, 10 et 11, les 22 et 23 Avril. EXPOSITION le 21.

Com^{res} pris^{es} : M^{re} DELVIGNE, 91, rue Saint-Lazare ; M^{re} F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart.

Experts : MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges ; M. Jules FERAL, 7, rue Saint-Georges.

A vendre à Paris 3 BEAUX IMMEUBLES

(18^e) Groupe de 3 belles constructions. Rev. : 93.000 fr. sus-cept. d'augmentation. — S'ad. p^r tous rends. à M. d'Abzac, 20, rue Saint-Georges et p^r traiter à M. Emile Beer, 77, boul. Malesherbes, Paris. Tél. Wagram 50-21.

Vente au Palais, Paris, le 4 mai 1921, à 2 heures : 1^o

MAISON A MONTREUIL 11, rue de la Tourelle ;

rev. : 1.100 fr. M. à p. : 25.000 fr. — S'ad. Diolé, av., 6, bd Richard-Lenoir.

2^o MAISON A PARIS 1^o RUE TAIBOUT, 48

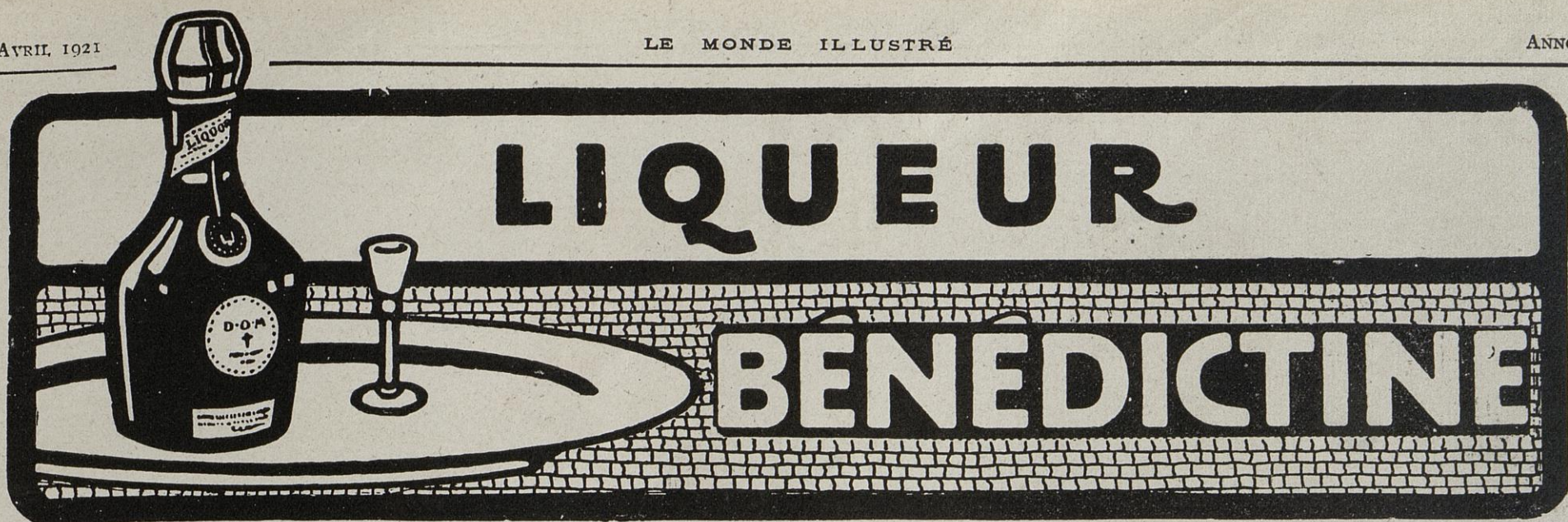
Rev. br. : 37.825 fr. M. à p. : 700.000 francs.

3^o R. NOLLET 88. Rev. br. 14.250 fr. M. à p. : 190.000 fr. A adj. s.1 ench. ch. des Not. 26 avril. — S'ad. à M^{re} Bourdel, not. 30, rue du Général-Beuret.

Vente au Palais, Paris, le 27 avril 1921, à 2 heures.

1^o IMMEUBLE A VINCENNES 21, av. des Deux-Gares.M. à p. : 50.000 fr. ; 2^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.3^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.4^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.5^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.6^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.7^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.8^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.9^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.10^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.11^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.12^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.13^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.14^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.15^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.16^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.17^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.18^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.19^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.20^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.21^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.22^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.23^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.24^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.25^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.26^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.27^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.28^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.29^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.30^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.31^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.32^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.33^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.34^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.35^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.36^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.37^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.38^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.39^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.40^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.41^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.42^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.43^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.44^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.45^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.46^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.47^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.48^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.49^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.50^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.51^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.52^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.53^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.54^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.55^o PAVILLON A FONTENAY Dame-Blanche, 14, et av. Marigny, 53, M. à p. : 50.000 fr. — S'ad. Diolé, avoué à Paris, 6, bd Richard-Lenoir.

Mon R. Lauzin, 16, Cont. 192 m. Rev. br. : 4.



La FRANÇAISE-DIAMANT

à remporté
toutes les grandes épreuves
sur route et sur piste

Faites choix d'une bicyclette
La FRANÇAISE-DIAMANT

9, Rue Descombes. — PARIS-17^e

CHOCOLAT Le meilleur LOMBART

DEMANDEZ UN

DUBONNET

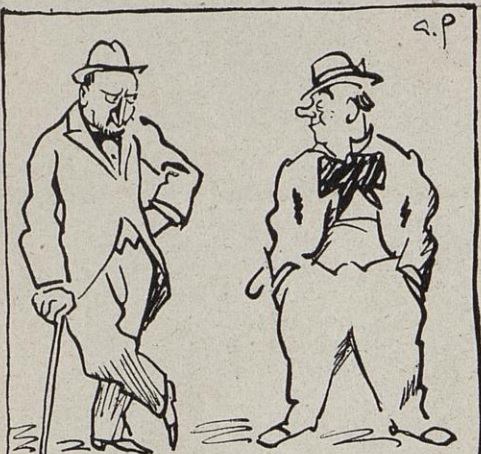
VIN TONIQUE AU QUINQUINA



DEPURATIF BLEU

à base de Sucres de Plantes
C'est la Guérison
de tous les Vices du Sang,
de l'Eczéma,
de la Constipation, Congestion, Rhuma-
tisme, Artério-Sclérose.
Nettoie : les Reins, le Foie, la Vessie.
Fortifie : l'Estomac, les Bronches.
Soulage : le Cœur.
Chasse : la Bile, les Humeurs, l'Acide Urique.
SAUVEUR des Maux de la FEMME.
5 fr. Ph^m. — Cure 4 flac. 20 fr. f^m mandat.
BRELAND, Pharmacien, 31, rue Antoinette, LYON
ANTICOR-BRELAND ENLEVE LES CORPS 2 FR. F^m 2.25

LA REVUE COMIQUE, par Georges Pavis



— Je trouverai bien le moyen de vous
faire payer ce que vous me devez.
— Puisque vous êtes si malin que ça,
vous devriez bien faire payer les boches.



— Quelle saison ! Tout est en avance...
— C'est vrai, ma femme vient d'accou-
cher d'un enfant avant terme !



— Dites-moi la vérité, docteur : Je vais
le perdre ?
— Pensez-vous, un gros bonhomme comme
ça, ça ne se perd pas facilement !



— Il va sans doute concourir pour le
plus bel enfant de France.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES
MAISONS de fournitures photographiques
Exiger la marque.

LE GLYPHOSCOPE RICHARD

10, RUE HALÉVY Demander notice
(OPERA) 25, rue Mélingue
PARIS

PRÉSERVEZ-VOUS
SOIGNEZ votre

**GRIPPE
RHUME
ANGINE**

SULFHYDRAL CHANTEAUD

ANTISEPTIQUE GAZEUX INOFFENSIF
Le Meilleur Désinfectant dans tous les états infectieux.
8^{me} 550, 1^{re} 6^{me}, Brochure, 54, R. France-Bourgeois, Paris

La Revue de la Semaine

ILLUSTRÉE

Directeur : Fernand LAUDRY, Membre de l'Institut.

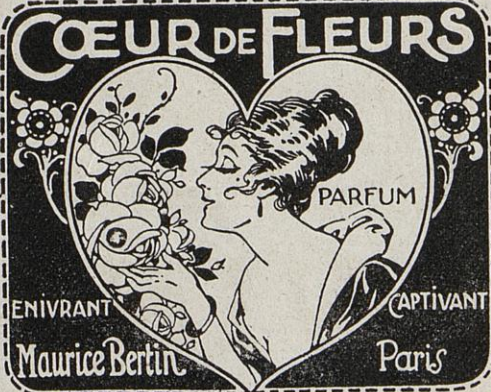
SOMMAIRE du N° 15 du 15 Avril 1921:

Robert de FLERS, de l'Académie Française : Meilhac
et Halévy, leur vie, leur œuvre séparée.
Louis LÉGER, de l'Institut : L'art russe, d'après les
travaux de M. Réau.
Pierre de QUIRIELLE : Le Cardinal Gibbons.
Pierre FLOTTES, Agrégé de l'Université : Alfred de
Vigny, et Charles Baudelaire.
Edouard de KEYSER : L'amour de Kadidja.
Edmond ROZ : L'Étranger et nous.

LA VIE DE LA SEMAINE
La Semaine Illustrée

Après l'équipée habsbourgeoise de Hongrie, par P. de Q.
Chronique agricole, par Joseph BLANCHERMAIN.
La Revue des Revues de la Mode par G. d'A.
Achille Millien, par Max BUTFAU
Revue des faits de la Semaine.
Correspondance

Abonnement : 46 fr. — Le n° : 1 fr. 50.



PARFUMS
PRODUITS DE BEAUTÉ
exiger sur chaque article
le Prénom et date de fondation 1917.
ERNEST COTY
• EN VENTE PARTOUT -
GROS :
8^{bis} Rue Martel, PARIS.

Nous prions instamment nos abonnés
de toujours joindre une des dernières
bandes à leurs demandes de renouvel-
lement ou de changement d'adresse.

CHEMIN DE FER BELGE

Office en France : 32, rue de Riche-
lieu, Paris. — Envoi gratuit de
notices indiquant les billets de
chemins de fer convenant aux
touristes français qui désirent visi-
ter la Belgique. — Au surplus,
dès réception de 1 fr. 50 (timbres
ou mandat-carte), l'Office envoie
un beau Guide en Belgique, 164
pages 80 vues, carte coloriée,
hôtels et billets, description des
villes et curiosités, histoire de la
Belgique, etc.

LES VÉRITABLES CYCLES
CLÉMENT



SONT SIGNÉS
Clément
USINE - PRÉ - S^t - GERVAIS (SEINE)

MALADIES INTIMES

TRAITEMENT SÉRIeux
efface, discret,
facile à suivre même
en voyage, par les
COMPRIMÉS DE GIBERT
10 ans de succès ininterrompus
La boîte de 50 comprimés Onze fr. (impôt compris)
Envoi franco contre espèces ou mandat adressés à la
Pharmacie GIBERT, 18, rue d'Aubagne — MARSEILLE
Très nombreuses déclarations médicales et
attestations de la clientèle.
Dépôts à Paris : Phie Centrale Turbigo, 57, rue de
Turbigo; et Phie Planche, 2, rue de l'Arrivée.

ON RECOUD VITE! AVEC LA
MACHINE À COUDRE



AUTOMOTO
USINES À S^TÉTIENNE

MAGASIN DE VENTE : 152, AVENUE MALAKOFF, PARIS

Paris. — Imprimerie E. Desfossés, 13, quai Voltaire.

Publicité Agence FOURNIER. — LYON.